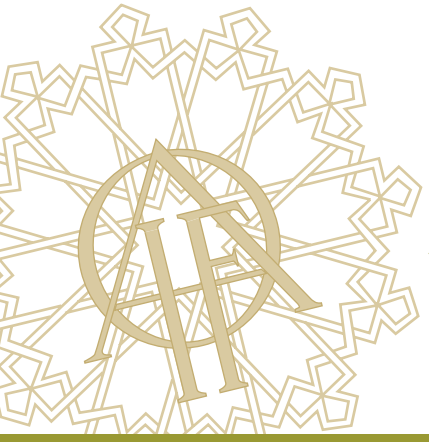
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE



ANNALES ISLAMOLOGIQUES

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

AnIsl 14 (1978), p. 217-270

Christiane Lamourette

Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

ASPECTS DE LA VIE LITTÉRAIRE AU CAIRE ENTRE LES DEUX GUERRES MONDIALES

Christiane LAMOURETTE

Pourquoi avoir choisi d'étudier la vie littéraire au Caire durant la période 1919-1939 ? Cette délimitation, qui peut paraître arbitraire, est due à l'importance de ces vingt années dans l'histoire de la littérature égyptienne contemporaine. Après la première guerre mondiale, à laquelle l'Egypte n'a pas participé directement, le pays a connu de profondes transformations. Les bouleversements sociaux, en particulier, semblent être le lot des peuples qui, en relation étroite avec l'Europe colonisatrice, subissent le contrecoup des événements et des transformations dont celle-ci est la proie. L'Egypte, sous l'occupation anglaise, ne pouvait rester à l'écart du monde européen tout entier, ce monde qui lui-même évoluait rapidement et irrémédiablement.

Mais les conséquences politiques et sociales de la première guerre mondiale ne sont pas le seul facteur qui explique l'intérêt de cette période en ce qui concerne la vie littéraire. Une autre crise, intérieure celle-ci, et non plus internationale, vient en effet secouer l'Egypte : la « Révolution » (*Ṯawra*) de 1919, qui va imprimer au domaine politique, et par contrecoup au champ culturel, un mouvement intense et diversifié. Les querelles de partis gagnent la littérature, et c'est l'époque des controverses, plus ou moins violentes, entre les écrivains dont les sympathies se divisent essentiellement entre le *Wafd,* le parti Libéral-Constitutionnel (fondé en octobre 1922) et le parti National. Les revendications contre l'occupant, les crises ministérielles successives, l'attitude hostile du roi vis-à-vis du régime parlementaire, tous ces problèmes politiques ne laissent pas indifférente l'*intelligentsia* égyptienne qui réagit, et s'exprime, surtout dans la presse, au risque de s'attirer de sérieux ennuis. C'est ainsi que plusieurs écrivains, parmi lesquels ʿAbbās Maḥmūd al-ʿAqqād, ont été emprisonnés pour avoir montré dans leurs opinions une franchise qui a déplu au Palais [1]. Saʿd Zaġlūl, leader du *Wafd,* cristallise

[1] Voir Ṭāhā Ḥusayn, *Fuṣūl fī l-adab wa l-naqd,* Le Caire 1969, pp. 30-1.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

les espoirs du peuple en l'indépendance et en un régime plus démocratique. Son action, qui n'est pas sans soulever certaines réticences, aboutit à des résultats : la proclamation de l'indépendance le 15 mars 1922, même si elle ne résout pas tous les problèmes, est une victoire. Aux élections générales de décembre 1923, le *Wafd* triomphe, et le 27 janvier 1924 Sa'd Zaġlūl est chargé de constituer le premier gouvernement parlementaire. Son ministère ne dure pas, il est vrai, puisqu'il démissionne le 24 novembre 1924. Le *Wafd* restera toutefois au pouvoir à peu près durant toute cette période, avant d'être complètement battu aux élections de mars 1938.

Comment, dans un tel contexte, l'élite intellectuelle d'Egypte aurait-elle pu rester enfermée dans sa tour d'ivoire, dédaignant l'agitation politique et les mouvements de foules? Comment, aussi, la littérature se serait-elle tenue à l'écart de l'évolution générale et des grandes questions de l'heure? N'est-elle pas, en effet, un miroir de la société qu'elle représente, reflétant, par les sujets traités, les problèmes de tout un peuple, des analphabètes aux lettrés? Politique, littérature : deux domaines qui semblent parfois difficiles à séparer, surtout dans un pays où la masse des gens est inculte et où l'instruction donne des devoirs à ceux qui la possèdent. C'est ainsi qu'il était difficile à l'écrivain égyptien, dans l'entre-deux guerres, de ne pas prendre position, alors que les événements le sollicitaient sans cesse et réclamaient un avis.

1919-1939 : ce ne fut certes pas une période de repos pour les Egyptiens. Après les espoirs viennent les désillusions, et l'instabilité provoque souvent l'angoisse. Si l'être humain souffre de cette situation, la littérature y trouve par contre richesse et développement. C'est à cette époque que vont se révéler les grands écrivains-journalistes, tandis que la poésie perdra du terrain, surtout après la mort d'Aḥmad Šawqī et de Ḥāfiẓ Ibrāhīm. Ṭāhā Ḥusayn, al-'Aqqād, al-Māzinī, Tawfīq al-Ḥakīm et bien d'autres hommes de lettres se lancent dans la carrière littéraire en publiant des ouvrages et des articles de presse. De nouveaux genres prennent leur essor à ce moment-là, principalement sous l'influence des littératures européennes : théâtre, romans, autobiographies, essais ... On traduit beaucoup, on édite également les œuvres d'auteurs arabes anciens. Les journaux et revues fleurissent, la langue évolue. «L'*intelligentsia* en quête de son langage», selon l'expression de J. Berque[1],

[1] Dans *L'Egypte, Impérialisme et Révolution*, Paris 1967, p. 397.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

se cherche entre l'Egypte, son pays, et l'Europe, où elle a été formée, sans pouvoir vraiment trouver sa place.

Tels sont les différents aspects qu'il faudra examiner pour brosser un tableau général de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres : cette étude visera à dégager les caractères principaux de celle-ci, à mettre en évidence les problèmes qui se posaient aux écrivains et poètes de l'époque, et à passer en revue les genres traités. Mais d'abord, qui sont les acteurs?

I. — CARACTÈRES GÉNÉRAUX DE LA VIE LITTÉRAIRE AU CAIRE ENTRE 1919 ET 1939.

a) Les poètes et écrivains.

Poètes et écrivains, beaucoup des grands noms de la littérature égyptienne le sont à la fois ou successivement. Nombreux sont les auteurs qui se sont d'abord essayés à la poésie, dans leur jeunesse, puis ont abandonné cet art parce qu'ils s'y trouvaient peu doués [1], ou parce qu'ils ont été accaparés par d'autres activités, en particulier celles de journaliste et homme politique [2]. Le prestige de la poésie arabe ancienne, toujours vivace, suscite des vocations, mais combien a-t-il dû y avoir de poètes ignorés, à côté des gloires d'Aḥmad Šawqī, sacré « Prince des Poètes » (*Amīr al-Šuʿarāʾ*), de Ḥāfiẓ Ibrāhīm, surnommé le « Poète du Nil » (*Šāʿir al-Nīl*) ou d'Ismāʿīl Ṣabrī, « Buḥturī d'Egypte »?

Toutes les célébrités de la littérature égyptienne d'alors ne sont pas originaires du pays. Un certain nombre d'entre elles appartiennent en effet à des familles syro-libanaises qui, pour des raisons économiques ou politiques, ont débarqué à Alexandrie, où beaucoup se sont fixées, tandis que d'autres allaient s'établir au Caire. Ḫalīl Maṭrān, le « Poète des pays arabes » (*Šāʿir al-aqṭār al-ʿarabiyya*) est né à Baalbek, Bichr Farès à Bikfaya. Quant à Mayy Ziyādé, dont le salon

[1] C'est par exemple le cas de Ṭāhā Ḥusayn, qui, féru de poésie ancienne, voulut se lancer lui-même dans la composition, mais finit par abandonner, après quelques tentatives qu'il ne jugea guère satisfaisantes.

[2] C'est ainsi qu'al-Māzinī, après avoir publié son *dīwān*, a peu à peu délaissé la poésie, se livrant tout entier à ses combats littéraires et au journalisme.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

était le rendez-vous des intellectuels du Caire, elle a vu le jour à Nazareth, d'un père libanais maronite, et d'une mère palestinienne de religion orthodoxe. D'autres noms seraient à citer, tels ceux de Muḥammad Rašīd Riḍā, fondateur de la revue *al-Manār*, et qui vient du Liban, ou de Muṣṭafā Ṣādiq al-Rāfiʿī dont la famille, d'origine syro-libanaise, s'était installée à Ṭanṭā, où lui-même passa une grande partie de sa vie, qu'il partageait entre ses fonctions de greffier du tribunal et la lecture ou la rédaction de ses œuvres. On rencontre aussi quelques Maghrébins qui ont fui l'occupation française : c'est ainsi que ʿAbd al-ʿAzīz Ǧāwīš, écrivain, journaliste et homme politique, dont la famille avait émigré de Tunisie en 1881, est né à Alexandrie. On voit donc que l'émigration des Syro-Libanais aux Etats-Unis et en Amérique du Sud (le *Mahǧar*) n'a pas été seule à produire ses fruits dans le domaine littéraire, mais que l'Egypte a également profité de l'activité créatrice de ceux auxquels elle a donné asile. Toutefois, ces « écoles », si l'on peut employer ce terme pour désigner ce qui n'était que tendances, n'ont pas suivi la même orientation, bien que Le Caire ait été en relation suivie avec les poètes et écrivains du *Mahǧar*, dont les tentatives de renouvellement en littérature, et en particulier en poésie, étaient plus poussées que celles faites en Egypte. Mayy Ziyādé et Ǧubrān Ḫalil Ǧubrān ont entretenu une longue correspondance, jusqu'à la mort de ce dernier, et Aḥmad Zakī Abū Šādī, qui essaie de communiquer un esprit nouveau à la poésie arabe, finit par émigrer en Amérique, où le milieu est sans doute plus favorable aux « audaces » de ce genre.

D'autre part, si l'on examine le milieu auquel appartiennent ces hommes de lettres qui s'illustrent entre les deux guerres, c'est-à-dire la classe sociale d'où ils sont issus, on constate que pour la plupart ils appartiennent à la petite ou moyenne bourgeoisie. Ibrāhīm ʿAbd al-Qādir al-Māzinī, poète et prosateur ami d'al-ʿAqqād, était le fils d'un avocat. Le père de Ṭāhā Ḥusayn était employé à la sucrerie de Maġāġa : celui-ci appartenait à une famille modeste, non pas pauvre. Il faudrait en fait s'entendre sur le sens à donner aux mots « petite et moyenne bourgeoisie », qui ne signifient pas en Egypte « milieu aisé », mais veulent dire le plus souvent que le chef de famille est fonctionnaire et touche un salaire mensuel qui lui permet tout juste de faire vivre les siens, dont les exigences ne doivent pas dépasser ses possibilités financières limitées. Il peut aussi s'agir des professions libérales qui, comme chacun sait, sont parfois aléatoires. Quoi qu'il en soit, le père arrivait à assumer les études d'un ou plusieurs enfants, et

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

surtout des fils, les filles étant destinées avant tout à se marier, et l'Etat pourvoyait au reste, en envoyant certains étudiants en mission à l'étranger, spécialement en France et en Angleterre. Sortant des écoles gouvernementales, d'al-Azhar ou de l'Université égyptienne, qui depuis 1908 formait les jeunes Egyptiens aux idées modernes, ceux-ci traversaient la mer pour découvrir un nouveau monde, des habitudes étrangères, des modes de pensée différents. Souvent passionnés de littérature, ils se pénétraient de la culture du pays qui les accueillait. Venus étudier le droit, ou la médecine, ou toute autre discipline, très vite ils s'intéressaient davantage aux lettres et aux arts, puis revenaient dans leur pays, enrichis de leur expérience européenne et prêts à vivifier la littérature arabe par un apport venu de l'extérieur. Ils se faisaient traducteurs, grâce à leur formation bilingue. Certains connaissaient même plusieurs langues étrangères. Ils cherchaient à donner définitivement droit de cité en Egypte à deux genres littéraires ignorés et encore balbutiants : le roman et le théâtre.

Toutefois, les bonnes idées ne suffisant pas à nourrir leur homme, pas plus que le métier d'écrivain, tous ces jeunes devaient, à leur retour d'Europe, et d'une façon générale à la fin de leurs études (car tous n'étaient pas partis à l'étranger), exercer une profession. Entre les deux guerres, pas plus qu'aujourd'hui peut-être, on ne pouvait point vivre uniquement de sa plume. Les talents littéraires, même reconnus et appréciés, ne rapportaient guère. Qu'à cela ne tienne : le nombre de diplômés n'était pas encore excessif par rapport aux besoins du pays, et il était possible de trouver un travail, sinon lucratif, du moins suffisant pour vivre. On trouve beaucoup de fonctionnaires parmi les écrivains de cette époque. Ils occupent assez souvent plusieurs postes successifs. Le poète ʿAlī al-Ǧārim est, entre autres, professeur à Dār al-ʿUlūm, puis inspecteur au Ministère de l'Education Nationale. Un autre poète, Ibrāhīm Nāǧī, débute comme médecin au Service des Chemins de Fer, pour être transféré par la suite au Ministère de la Santé, et enfin à celui des *Waqfs*. ʿAbbās Maḥmūd al-ʿAqqād et Ibrāhīm ʿAbd al-Qādir al-Māzinī, compagnons dans la carrière littéraire, ont commencé par enseigner dans la même école, tâche qu'ils ont bien vite abandonnée d'ailleurs. Cette nécessité d'un gagne-pain a quelquefois engendré des conséquences heureuses pour la littérature égyptienne : si Tawfīq al-Ḥakīm n'avait pas assumé la charge de Substitut du Parquet en Haute-Egypte, entre 1930 et 1934, nous n'aurions pas eu le plaisir de lire le récit de ses expériences qu'il relate avec humour dans son

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« Journal d'un Substitut de Campagne.» (*Yawmiyyāt Nā'ib fī l-Aryāf*), publié en 1937 [1]. A moins de posséder une fortune personnelle et de se faire des relations utiles, les circonstances exigeaient donc de la part des hommes de lettres égyptiens un double travail : l'un pour vivre et faire vivre leur famille, l'autre pour satisfaire une vocation littéraire qui brûlait de s'exprimer. L'opulence d'Aḥmad Šawqī restait une exception. Le fait d'avoir un métier ne suffisait pas à protéger ces écrivains des vicissitudes de l'existence : encore fallait-il ne pas s'attirer la colère du Palais, le mécontentement d'un Ministre ou des autorités religieuses. ʿAlī ʿAbd al-Rāziq a vu sa carrière brisée quand, en 1925, parut son livre sur « l'Islam et les Fondements du Pouvoir » (*al-Islām wa Uṣūl al-Ḥukm*), accueilli par al-Azhar avec la fureur que l'on sait [2].

En dehors de ces activités, les lettrés devaient se soumettre à certaines obligations, plus ou moins agréables. Il y avait des endroits où il fallait se montrer, des réunions auxquelles il était nécessaire de participer si l'on voulait être au courant de ce qui se passait dans le domaine littéraire et artistique, sans parler de la politique. Les « amis de la culture française » se réunissaient tous les vendredis, pendant l'hiver, à l'hôtel Continental [3]. Pendant un temps, l'Académie arabe du Caire, fondée le 13 décembre 1932, tint ses séances à la bibliothèque nationale, sur invitation de son directeur Aḥmad Luṭfī al-Sayyid. Des conférences se donnaient à l'Université égyptienne, à la Société de Géographie, ou en d'autres lieux plus modestes, tels que le siège de « l'Association des Jeunes Filles Chrétiennes ». En 1925, on commémore le cinquantenaire de la revue *al-Muqtaṭaf*. A la fête participent Muḥammad Ḥusayn Haykal, Muṣṭafā ʿAbd al-Rāziq, Aḥmad Šawqī, Muḥammad Rašīd Riḍā, al-ʿAqqād, al-Māzinī, Mayy et autres représentants de la littérature, de la politique et de la presse égyptiennes du temps. Le 30 mars 1928, un an environ après la mort de Yaʿqūb Ṣarrūf [4], une cérémonie est organisée à l'Opéra du Caire pour l'oraison funèbre. Le même genre de manifestation se reproduira après la disparition d'Aḥmad Šawqī en 1932.

[1] Traduit en français par G. Wiet et Zaki M. Hassan (Le Caire 1942). Traduction rééditée dernièrement sous le titre : *Un Substitut de Campagne en Egypte* (Paris, Librairie Plon, 1974).

[2] Ce livre a été traduit par L. Bercher dans *REI*, 1933, pp. 353-90, et 1934, pp. 163-222.

[3] Voir Ṭāhā Ḥusayn, *Fuṣūl fī l-adab wa l-naqd*, p. 82.

[4] Fondateur de la revue scientifique *al-Muqtaṭaf* qui, de Beyrouth, s'est transportée au Caire.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Des écrivains, des poètes ouvrent leur maison au monde des lettres égyptiennes d'alors. Evoquant ses souvenirs dans une interview rapportée dans *al-Muḫtār min al-adab al-ʿarabī* [1], Ṭāhā Ḥusayn raconte :

> « Il y a cinquante ans, la vie littéraire se distinguait par l'existence de nombreux salons littéraires, parmi lesquels je citerai particulièrement celui qui se tenait au domicile de Muṣṭafā ʿAbd al-Rāziq, et également le salon de Mayy. Nous nous rencontrions tous les soirs dans ces salons ».

Les vingt mille volumes et manuscrits se trouvant chez Aḥmad Taymūr étaient à la disposition des chercheurs arabes et orientalistes. Aḥmad Zakī, lui aussi, possédait une importante bibliothèque privée, ouverte aux savants d'Orient et d'Occident. Quant à Ismāʿīl Ṣabrī, il accueillait plus spécialement les jeunes poètes désireux d'entendre un avis autorisé sur leurs compositions. Mais parmi toutes les demeures qui ont abrité la culture égyptienne et arabe pendant la période de l'entre-deux guerres, c'est certainement celle de Mayy Ziyādé qui a été la plus mentionnée. La personnalité de celle-ci, et le fait qu'elle appartienne au « sexe faible » ne sont sans doute pas étrangers à cette célébrité. A une époque où Hudā Šaʿrāwī et ses compagnes luttaient pour l'émancipation de la femme, l'existence d'un salon de ce genre représentait un encouragement à ce mouvement.

Comment s'organisaient les réunions chez Mayy? Tout d'abord, elles étaient hebdomadaires, puisqu'elles se tenaient tous les mercredis soir. Les habitués ou les personnes de passage appartenaient à différents milieux : c'étaient des savants, des lettrés, des artistes et même des ministres. La maîtresse de maison recevait les visiteurs et leur offrait du sirop de roses. Son vaste appartement, arrangé avec goût, pouvait contenir l'élite nombreuse qui s'y pressait. On y remarquait des célébrités de l'époque : Aḥmad Luṭfī al-Sayyid, al-ʿAqqād, al-Māzinī, Manṣūr Fahmī, Ṭāhā Ḥusayn, Yaʿqūb Ṣarrūf, grand ami de Mayy, Ḫalīl Maṭrān, Hudā Šaʿrāwī et bien d'autres. Des visiteurs étrangers s'y manifestaient aussi, tels Henry James et le fils du poète américain Long Fellow. Mayy dirigeait et entretenait la conversation, utilisant en général l'arabe classique, dont elle était une fervente adepte, ce qui ne l'empêchait pas de connaître également un certain nombre d'autres langues : français, anglais, espagnol, allemand,

[1] ʿUmar Abū l-Naṣr, *al-Muḫtār min al-adab al-ʿarabī*, Beyrouth 1970, p. 48.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

italien, latin et grec moderne. Etant donné la diversité d'origines des personnes qui fréquentaient ce salon, on ne pouvait y parler uniquement l'arabe : le français et l'anglais émaillaient les conversations, à côté de la langue nationale. On discutait de sujets variés, surtout littéraires ou artistiques, et la politique gardait une importance tout à fait secondaire, ce qui n'est pas sans surprendre à une époque aussi troublée et mouvementée. On lisait des articles, on récitait des poèmes, on écoutait de la musique. Des poètes ont célébré le salon de Mayy dans leurs vers : Ismāʿīl Ṣabrī, Ḫalīl Maṭrān, al-ʿAqqād. Mais laissons al-Māzinī raconter de façon toute personnelle ce qu'il a vu [1] :

« Il y avait là les professeurs — mille excuses si je ne cite pas les surnoms — Luṭfī al-Sayyid, Ḫalīl Maṭrān, Muṣṭafā ʿAbd al-Rāziq, le regretté Rašīd Riḍā et son neveu Muḥyī al-Dīn Riḍā, le professeur al-ʿAqqād et de nombreuses autres personnes qui emplissaient les pièces de la maison. Sa mère, décédée depuis, l'aidait à accueillir et à honorer les hôtes. Je ne me souviens pas qu'une discussion se soit déroulée entre Mayy et moi, mais chaque fois qu'elle passait près de moi, elle m'adressait des paroles de bienvenue ou se contentait de sourire, tandis que j'étais comme muet, ne prononçant pas un mot. Tout-à-coup, ce groupe compact sortit des pièces pour pénétrer dans la grande salle, et voilà que Mayy se mit à faire un discours : je m'effrayai et me tus, car je ne hais rien tant que les discours. Dans ce qu'elle dit, je perçus le nom de Max Nordau, et Luṭfī al-Sayyid partit en applaudissements : je m'étonnai de cette attitude et de ce que je considérai alors comme un excès de gentillesse et d'amabilité. Je n'écoutai rien de ce qu'elle dit. Je vis beaucoup de personnes présentes remercier et féliciter, et telle d'entre elles se mit à inviter telle autre à parler : je pris peur! Ma frayeur fut d'autant plus grande que Muḥyī al-Dīn Riḍā murmura à mon oreille qu'il allait me prier de prendre la parole. — « Ma foi, lui répondis-je, si vous faites cela, je dirai des mots blessants! » C'est que je ne suis pas un homme de salon et je n'excelle pas dans cette sorte de discours. Et puis, nous n'étions pas venus là pour voir les gens s'adresser mutuellement des louanges. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi nous étions venus et nous avions été invités.

« A ce moment-là, il advint que Mademoiselle Mayy passa près de moi. Je fis le geste de me lever, mais elle me l'interdit et me fit savoir que ce n'était pas nécessaire. Je retrouvai ma langue et lui dis, m'excusant de mon ignorance, que j'étais un fils du peuple et non un habitué des salons, et que je sollicitais son indulgence pour mes fautes ...

[1] D'après une interview citée par Muḥammad ʿAbd al-Ġanī Ḥasan dans son livre : *Mayy, Adībat al-Šarq wa l-ʿUrūba,* Le Caire, s.d., pp. 232-3.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« Les gens commencèrent à s'en aller. Le professeur al-ʿAqqād et moi nous proposâmes de sortir également, mais elle nous retint et nous pria de rester — Dieu me pardonne! elle retint aussi le professeur Ḫalīl Maṭrān —; nous nous assîmes tous quatre dans le grand salon. Je me bornais tantôt à écouter, les yeux baissés, tantôt à regarder Mayy, l'admirant dans les deux cas, même si j'avais senti que je ne comprendrais rien de ce qui se dirait, tant j'étais préoccupé par mes propres pensées!

« Cette nuit-là, lorsque je me retrouvai seul, je me mis à réfléchir à ce que j'avais vu et entendu. Ce qui me plut chez Mademoiselle Mayy, c'est qu'elle faisait meilleur accueil aux hommes de lettres qu'à quiconque. La délicatesse et la gentillesse qu'elle mit à nous retenir me réjouirent particulièrement : c'était comme si tout son souci consistait à nous tenir compagnie, à nous et non à d'autres ... ».

Ce témoignage d'al-Māzinī ne semblera sans doute pas très enthousiaste, mais cela est dû probablement en grande partie à la personnalité et aux problèmes personnels de l'écrivain qui, mal à l'aise lui-même, ne savait visiblement pas quelle attitude adopter devant toute cette société : n'est-ce pas en effet, précisément, l'attitude de Mayy après le départ de la foule qui l'a le plus touché?

Un fait paraît surprenant, à première vue : c'est que ce salon ait pu réunir des personnalités de formation et d'horizons aussi différents, les unes pénétrées de culture française, les autres formées à l'école de la littérature anglaise. D'autre part, n'oublions pas que la vie politique connaissait une forte animation, et que ces hommes de lettres qui se pressaient chez Mayy appartenaient à des tendances différentes et rivales. Le *Wafd,* le Parti Libéral-Constitutionnel et le Parti National se partageaient les opinions de l'élite intellectuelle égyptienne. Cela ne devait pas aller sans provoquer des frictions, auxquelles s'ajoutaient les querelles de personnes. On constate par ailleurs un certain recoupement entre l'appartenance politique des écrivains et leurs liens culturels : al-ʿAqqād, premier écrivain du *Wafd* jusqu'en 1935, Salāma Mūsā et ʿAbd al-Qādir Ḥamza, tous deux wafdistes également, étaient de culture anglaise (à côté de leur formation spécifiquement arabe, bien entendu), tandis que les hommes de lettres affiliés au Parti Libéral-Constitutionnel, tels Muḥammad Ḥusayn Haykal, Maḥmūd ʿAzmī et Ṭāhā Ḥusayn [1]

[1] Ṭāhā Ḥusayn s'est fait le partisan des Libéraux-Constitutionnels jusqu'en 1932, puis s'est rapproché du *Wafd* petit à petit (Voir *al-Hilāl,* numéro spécial sur Ṭāhā Ḥusayn, février 1966, p. 171).

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

avaient été formés en France, après leurs études à al-Azhar et à l'Université égyptienne. L'appartenance au même champ culturel crée naturellement des affinités et contribue à rapprocher les personnes.

Or, ce n'était ni dans le salon de Mayy, ni dans les autres réunions de ce genre que ces tendances littéraires et politiques opposées s'affrontaient. La presse représentait en effet le champ de bataille de prédilection de ces écrivains. Ceux-ci s'exprimaient dans les journaux et revues dont l'importance ne cessa de croître durant cette période. Quel fut donc le rôle de la presse égyptienne dans la vie littéraire entre 1919 et 1939?

b) Rôle de la presse.

Après la première guerre mondiale, durant laquelle la censure provoqua la disparition d'un certain nombre de journaux [1], la presse égyptienne commença à se transformer. Avec la « Révolution » de 1919, les préoccupations sont essentiellement politiques, et les articles se spécialisent dans ce domaine. Puis le champ des intérêts ne tarde pas à s'élargir pour englober également la littérature, l'histoire, la philosophie, la médecine, l'économie et la société. A côté des grands journaux politiques, organes des différents partis, tels qu'*al-Balāġ* [2] et *Kawkab al-Šarq* [3], soutiens du *Wafd*, *al-Siyāsa* [4], tribune des Libéraux-Constitutionnels, ou *al-Liwā' al-Miṣrī* [5], représentant le Parti National, apparaît ou se développe une presse culturelle, prenant soit la forme de suppléments hebdomadaires aux journaux politiques, soit celle de revues spécifiquement littéraires et scientifiques. Au premier genre appartiennent *al-Balāġ al-Usbūʿī* [6] et *al-Siyāsa al-Usbūʿiyya* [7],

[1] Al-ʿAqqād, qui a occupé les fonctions de censeur quelques jours à cette époque évoque cet épisode de sa vie dans *Ḥayāt Qalam* (Beyrouth 1969), p. 153, affirmant que ce travail, « le plus détestable à son âme et à sa pensée », lui fut imposé par « les événements ».

[2] Fondé le 28 janvier 1923, avec pour directeur ʿAbd al-Qādir Ḥamza. Il sera remplacé, sous le Cabinet Ṣidqī, par *al-Balāġ al-Ǧadīd*, pour reprendre, à partir de son quatorzième numéro, son nom ancien *al-Balāġ*.

[3] Paraît de 1924 à 1939, avec pour directeur Aḥmad Ḥāfiẓ ʿAwaḍ.

[4] Fondé en 1922; Rédacteur en Chef : Muḥammad Ḥusayn Haykal.

[5] Fondé en 1921 par Muḥammad Ḥāfiẓ Ramaḍān.

[6] Fondé en 1927.

[7] Fondé en 1926.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

au second *al-Risāla* [1], *al-Muqtaṭaf* déjà citée, *al-Hilāl,* qui connaît une longévité exceptionnelle puisque, fondée en 1892, elle continue à paraître aujourd'hui. Certaines ne connaissent qu'une existence éphémère, telle *Apollo* [2], organe du groupe poétique du même nom (*Ǧamāʿat Apollo*), revue mensuelle dont le premier numéro paraît en septembre 1932 et qui cesse d'être éditée en 1934. Les grands quotidiens eux-mêmes suivent le mouvement et ouvrent leurs colonnes à la littérature : *al-Ahrām* [3], *al-Ǧihād* [4] et *Rose al-Youssef* [5] s'assurent la collaboration d'écrivains tels que Ṭāhā Ḥusayn, ʿAbbās Maḥmūd al-ʿAqqād, Maḥmūd ʿAzmī ou Kāmil al-Šannāwī. Notons là encore le rôle des Syro-Libanais implantés en Egypte dans la vie culturelle : des revues telles qu'*al-Hilāl* et *al-Muqtaṭaf* ont eu pour fondateurs des immigrés de cette origine, respectivement Ǧurǧī Zaydān et Yaʿqūb Ṣarrūf. Quant à Ḫalīl Maṭrān, il déploie une importante activité dans ce domaine, puisqu'il dirige *al-Ahrām,* fonde la *Revue Egyptienne* et le quotidien *al-Ǧawā'ib,* sans compter sa collaboration comme rédacteur à *al-Liwā'.* Les Coptes ne restent pas à l'écart non plus : Tawfīq Ḥabīb institue de nombreux journaux et revues avant et après la première guerre mondiale, parmi lesquels on citera, pour la période qui nous intéresse, *al-Sibāq* (1924) et *al-Šuʿla* (1930); de plus, il collabore à *al-Ahrām,* où il signe, sous le pseudonyme du « Journaliste Vieillard » (*al-Ṣaḥāfī al-ʿAǧūz*), la rubrique « En marge » (*ʿAlā l-Hāmiš*).

On remarque ainsi que la presse culturelle prend une extension très grande entre 1919 et 1939. A quoi est dû ce phénomène? Pour répondre à cette question, il convient d'examiner le contexte politico-social de cette époque. On a déjà vu que la « Révolution » de 1919 avait été le point de départ d'une série de querelles politiques dont la presse s'était fait le puissant écho. On a dit aussi que l'élite intellectuelle d'Egypte ne s'était pas tenue en dehors du champ de bataille, mais qu'elle avait au contraire participé activement aux combats, soit directement, soit par l'intermédiaire de la critique littéraire ou d'autres sujets : tout n'a-t-il pas tendance à devenir politique dans de pareilles circonstances? D'autre part, les quotidiens égyptiens, en réservant à la culture une place privilégiée, cherchaient

[1] Fondée en 1933 par Aḥmad Ḥasan al-Zayyāt.

[2] Fondée par le poète Aḥmad Zakī Abū Šādī.

[3] Fondé en 1875.

[4] Fondé par Muḥammad Tawfīq Diyāb en 1931; paraît jusqu'en 1938.

[5] Fondé en 1935, il emprunte le nom d'une grande actrice égyptienne.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

à attirer le plus grand nombre possible de lecteurs. C'était un peu une surenchère, à qui saurait intéresser le mieux le public. Or, ce public appartenait à différents milieux, et pas seulement à celui des lettrés. Il y avait une grande masse d'analphabètes, et la démocratisation de l'enseignement n'était pas encore chose faite. Ceci explique que la presse se soit efforcée d'éduquer et d'instruire cette catégorie de gens, qui formaient la majorité de la population. Il s'agissait pour elle de soigner deux maux essentiels : l'ignorance et la maladie. C'est pourquoi les journaux et revues, voulant donner au peuple non seulement une culture générale scientifique et littéraire, mais aussi un enseignement pratique destiné à lui permettre de faire face aux problèmes courants de la vie, firent place dans leurs pages à des articles de toutes sortes. Cette variété était un point commun à ces publications d'horizons divers. *Al-Hilāl,* par exemple, s'intitule « revue historique, sociale, scientifique, littéraire, sanitaire ». Feuilletons quelques numéros du supplément hebdomadaire d'*al-Balāġ* : on y trouve la rubrique littéraire « Des heures parmi les livres » (*Sāʿāt bayn al-kutub*) d'al-ʿAqqād, qui dure plusieurs semaines; un article de Ḥasan Baġdādī sur les amours de Victor Hugo et de Juliette Drouet, et un autre de Niqūlā Šukrī sur le théâtre égyptien [1]; un essai sur « La femme au travail », par Sayyid Quṭb [2]; une revue de la presse locale après la kermesse de l'Union des Femmes (*al-Ittiḥād al-Nisāʾī*) [3]; une étude de Muḥammad Ḥalf Allāh sur la littérature anglaise [4]. Le lecteur est tenu au courant des événements intérieurs et extérieurs. On lui propose chaque semaine une courte histoire, racontée par un auteur arabe ou traduite d'une langue étrangère. Examinons quelques numéros d'*al-Siyāsa al-Usbūʿiyya* parus en 1927 : il s'en dégage un schéma de composition comprenant :

— un éditorial;
— le portrait de personnalités égyptiennes : rubrique intitulée « Dans le miroir (*Fī l-Mirʾāt*);
— de la poésie (poèmes de Šawqī, ʿAlī Maḥmūd Ṭāhā, Ğamīl Ṣidqī al-Zahāwī, Ḥabīb ʿAwaḍ al-Fayyūmī, etc.);
— la revue de l'actualité égyptienne et mondiale;

(1) *al-Balāġ al-Usbūʿī*, numéro du 13/2/1929.
(2) *Ibid.*, numéro du 27/2/1929.
(3) *Ibid.*, numéro du 23/1/1930.
(4) *Ibid.*, numéro du 19/2/1930.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

— la page féminine, avec la collaboration de Mayy;
— la nouvelle (*qiṣṣa*) de la semaine : le texte est précédé d'un dessin représentant un père en train de lire le journal à sa femme et à ses enfants; ce petit groupe est vêtu à l'européenne, et ne représente certainement pas la famille égyptienne moyenne, soit parce que ce journal s'adresse à un milieu favorisé, soit parce que le dessinateur imagine une société future... où l'homme serait quand même le seigneur, puisqu'il trône sur son fauteuil, d'un air sévère, surplombant les faibles créatures assises à ses pieds;
— des études sur la littérature étrangère (française, anglaise, américaine...);
— des articles sur le théâtre d'al-Rīḥānī;
— une rubrique médicale, traitant particulièrement des maladies que l'on rencontre le plus en Egypte : choléra, tuberculose, bilharziose, typhoïde, dysenterie, ophtalmie...;
— une biographie des grands hommes de l'Egypte moderne;
— une page des sports;
— des problèmes de jeu d'échecs;
— des lettres de lecteurs appelant une réponse du journal;
— quelques panneaux publicitaires.

L'hebdomadaire renferme en outre des articles sur des questions actuelles diverses : celles de l'enseignement, de la presse, de la langue arabe, etc., et une page de photographies destinées vraisemblablement à servir d'exemple aux Egyptiens : on y montre des femmes ou des jeunes filles étrangères au travail, exerçant différents métiers (dans l'industrie, les professions libérales, les arts...), ou faisant du sport. La présentation de danseuses, chanteuses ou actrices européennes, américaines ou japonaises n'est-elle pas en particulier destinée à provoquer une émulation chez les Egyptiennes, encore enserrées par le carcan d'un conservatisme bien long à extirper?

Les événements exceptionnels donnaient lieu à une floraison de commentaires. Ainsi, à l'occasion de la mort de Sa'd Zaġlūl [1], des articles ont paru dans divers journaux politiques : *al-Siyāsa* (Libéral-Constitutionnel), *al-Ittiḥād* (Parti de l'Union ou *Ḥizb al-Ittiḥād*), *al-Balāġ* (Wafdiste) et *al-Aḫbār* (Parti National ou

[1] Le 23 août 1927.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Ḥizb Waṭanī). Etant donné l'importance du fait, *al-Siyāsa al-Usbūʿiyya* reproduit ces articles dans son numéro du 27 août 1927 [1]. La même année paraît un numéro spécial sur Aḥmad Šawqī, autre grande personnalité de l'époque [2].

On pourrait multiplier les exemples de ce genre, on trouverait toujours les mêmes centres d'intérêt, quelle que soit la revue étudiée. Ce qui diffère, c'est le nom de l'auteur : selon que celui-ci appartient à tel ou tel groupe politique, il publie dans tel ou tel organe de presse. Mais ce n'est pas là une règle absolue : il y a des écrivains neutres comme il y a des journaux neutres et, pour ceux qui en ont les moyens, il existe toujours la possibilité de se donner son propre porte-parole. Ainsi Salāma Mūsā, un des créateurs du socialisme égyptien, fonde en 1930 sa revue, *al-Maǧalla al-Ǧadīda*. Toutefois, le plus souvent, les hommes de lettres égyptiens se contentent de collaborer, laissant à d'autres le soin de diriger. C'est qu'en effet la presse est le meilleur moyen de se faire connaître pour un auteur, et cela tient à plusieurs raisons. D'abord, des raisons économiques : il est évident qu'un journal coûte moins cher qu'un livre et, si l'on ose dire, il présente au lecteur le maximum d'informations dans le minimum de volume, ce qui permet finalement à celui-ci de s'instruire à peu de frais. Les illettrés ne sont pas complètement désarmés : ils ont toujours la ressource de demander à une personne bénévole de leur faire la lecture. Ensuite, le rôle de la présentation n'est pas à dédaigner : un livre, c'est une suite de pages toutes semblables pour qui les regarde; les illustrations y sont à peu près inexistantes; le volume lui-même peut être impressionnant par son épaisseur. Le journal, au contraire, paraît plus abordable : on peut sélectionner les titres, qui se détachent clairement du texte, avec le nom de l'auteur, en tête ou à la fin de l'article. On y trouve aussi des dessins humoristiques, des photographies donnant à celui qui n'a pas la possibilité de voyager la vision, même très imparfaite, d'un autre monde. Tout cela représente un attrait que le livre ne possède pas. C'est la presse qui fait connaître certains ouvrages, par les commentaires ou la publicité qui leur sont consacrés, et c'est elle qui procure la notoriété aux auteurs, dont les noms reviennent maintes fois dans les journaux et finissent par s'incruster dans l'esprit du lecteur, s'ils n'ont pas frappé celui-ci immédiatement en étant accolés à un essai retentissant. Certains articles sont spécialement fructueux pour l'écrivain-journaliste qui cherche à

[1] pp. 14-15. — [2] Numéro du 30 avril 1927.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

acquérir la célébrité : ceux qui suscitent des controverses animées, dont l'écho se répercute semaine après semaine, ou jour après jour, selon la fréquence de la publication. Le cas est fréquent en critique littéraire. Citons à titre d'exemple la suite d'essais parus dans *al-Siyāsa al-Usbūʿiyya* entre le 6 août et le 10 décembre 1927 : le point de départ en a été un article de Muḥammad Ḥusayn Haykal sur le sujet suivant : « La prose et la poésie arabes : traduisent-elles convenablement les besoins de l'esprit? » [1]. Ṭāhā Ḥusayn, qui se trouve alors au Liban, répond à son confrère et ami dans le numéro du 6 août 1927; le dialogue se poursuit : Haykal publie une lettre ouverte à Ṭāhā Ḥusayn sur le même sujet [2]. Puis viennent d'autres interventions : le problème posé et les opinions émises par ces deux « ténors » de la presse et de la littérature ont suscité des réactions parmi les lecteurs, eux-mêmes écrivains ou poètes. Le cercle de la discussion s'élargit ainsi, pour englober Ḫālid al-Ǧarnūsī [3] et Ǧamīl Ṣidqī al-Zahāwī [4], qui tous deux répondent à Muḥammad Ḥusayn Haykal. Le débat finit par s'essouffler et se termine par un article plus spécialisé sur « Poésies ancienne et nouvelle » [5]. Cette tendance à la réplique peut expliquer que, parfois, les controverses littéraires, se calquant sur les querelles politiques, et par une sorte de surenchère, en arrivent à revêtir un caractère de violence que les écrivains eux-mêmes déplorent par la suite.

Ainsi, tous ces faits contribuent à expliquer pourquoi nombre d'écrivains se sont tournés vers le journalisme, exerçant leur plume à traiter un sujet en une petite quantité de mots et à exprimer leur opinion de façon concise. Maints ouvrages qui sont maintenant publiés ont commencé par paraître sous forme d'articles dans les journaux, pour être ensuite réunis sous forme de volumes : c'est le cas de beaucoup de livres de Ṭāhā Ḥusayn, parmi lesquels *Ḥadīṯ al-Arbiʿā'* (« Causeries du Mercredi » à la manière de Sainte-Beuve) et le célèbre *Livre des Jours*. Certaines œuvres de Muḥammad Ḥusayn Haykal (*Fī Awqāt al-Farāġ*), ʿAbbās Maḥmūd al-ʿAqqād (*Sāʿāt bayn al-kutub*), Ibrāhīm ʿAbd al-Qādir al-Māzinī (*Qabḍ al-Rīḥ*) ont également suivi le même processus, ce qui prouve l'intérêt qu'avaient suscité ces articles au moment de leur parution dans les journaux.

[1] Numéro du 23/7/1927.
[2] Numéro du 13 août 1927.
[3] Numéro du 20 août 1927.
[4] Numéro du 3 septembre 1927.
[5] Article de Ḫālid al-Ǧarnūsī, paru dans le numéro du 10 décembre 1927.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Mais la presse, si elle représentait une part importante de l'activité des écrivains, n'empêchait pas ceux-ci de composer aussi des ouvrages entiers dans lesquels ils s'exerçaient à différents genres, traditionnels et nouveaux. Quelles possibilités s'offraient-elles alors à eux pour publier leurs œuvres?

c) L'ÉDITION.

Suivons d'abord le chemin qu'emprunte l'aspirant-écrivain, tel que le décrit Ṭāhā Ḥusayn, non sans noircir le tableau, sans doute [1] :

> « Tel est sorti de l'école secondaire, ou il vient à peine de la quitter, ou bien encore il s'est haussé jusqu'à une section de l'Université. C'est un jeune homme qui lit ce qu'on diffuse dans les journaux : quel jeune homme n'est-il pas influencé par ses lectures! et à quel jeune homme ne viennent pas des pensées aiguës et présentes! Or, quel jeune homme ne tente-t-il pas de coucher, en vers ou en prose, ces pensées qui l'assaillent! A peine notre ami a-t-il fait cette tentative qu'il sent sa nature répondre souplement, aisément : alors il est content, et de plus en plus. Aussi, dès qu'il rencontre un encouragement de la part de ses camarades ou d'un journal, son contentement débouche sur la présomption : le voici prosateur ou poète, il inonde les journaux et revues de ses œuvres en vers et en prose, puis il ne tarde pas à réunir tout cela dans un volume, et le voilà également écrivain. Les gens le lisent : leur faible culture ne leur permet pas de distinguer entre ce qui mérite d'être lu et ce qu'il faut dédaigner. C'est ainsi que le nombre des hommes de lettres augmente, que leurs noms se multiplient dans les journaux; à ces noms on ajoute des surnoms : celui-ci est « professeur », celui-là « grand écrivain », un autre est « un poète fameux », ou « un écrivain éminent ». L'écrivain lui-même, ou le poète, est le premier à approuver ces mots, à s'en abuser : à plus forte raison les lecteurs, qui ne le connaissent ni ne le voient, mais entendent dire qu'il est « professeur », qu'il est « talentueux », qu'il est « fameux », qu'il est ce qu'on voudra parmi les attributs et les surnoms qu'on peut lui donner! Mais, quand on prend ce qu'il écrit ou compose, qu'on examine bien son œuvre, on découvre une stupidité sans bornes, des paroles vides qui n'auraient jamais dû être présentées à l'imprimerie, ni répandues parmi les gens ».

Le jugement est dur, dans sa généralité. L'auteur ne voit pas sans amertume, ni sans inquiétude, de jeunes écrivains faire leurs premières armes et rencontrer

[1] *Ḥadīṯ al-Arbi'ā'*, III (Le Caire 1945), p. 230.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

une certaine audience auprès du public. Mais son avis n'est pas seulement motivé par la lutte entre deux générations, celles des *Šuyūḫ*/« Anciens » et des *Šabāb*/ Jeunes. Il y a une certaine réalité dans cette description, et Ṭāhā Ḥusayn montre bien le processus par lequel on parvient à se faire un nom (et même un surnom!) dans les lettres égyptiennes, même si cette notoriété ne repose pas toujours sur un mérite réel. Il fallait bien aussi que les éditeurs tinssent compte de la diversité des goûts des lecteurs, et de leur niveau culturel.

Période d'intense activité littéraire, l'entre-deux guerres a vu la publication, par les diverses maisons d'édition du Caire, de nombreux ouvrages de tous genres : littéraires, scientifiques, historiques, etc. Si l'on compulse un catalogue des volumes parus entre 1926 et 1940 [1], on relève cinq mille titres pour mille six cents auteurs environ. Les traductions d'œuvres étrangères augmentent considérablement la masse des livres publiés. C'est une véritable frénésie qui s'empare de certains : Anwar al-Ğundī [2] cite le cas de Ṭānyūs ʿAbduh, qui aurait traduit, à lui seul, six cents contes, nouvelles, romans et recueils poétiques.

Quant aux maisons d'édition, il en est d'importantes comme de modestes. Parmi les premières, on en citera deux particulièrement connues : *al-Maʿārif* et *Dār al-Kutub al-Miṣriyya* [3], qui existent encore de nos jours. Les écrivains ont aussi la possibilité de proposer leurs ouvrages à une quantité de petits éditeurs dont les boutiques exiguës ne paient guère de mine, mais où l'on peut faire des trouvailles précieuses. D'autre part, certains quotidiens et de grandes revues littéraires possèdent leur propre maison d'édition : c'est le cas du journal *al-Siyāsa*, où Muḥammad Ḥusayn Haykal fait imprimer et publier son livre *Ṯawrat al-Adab* en 1933; c'est également celui d'*al-Hilāl*, qui édite de nombreux ouvrages. George Young donne en 1927 le chiffre de 217 imprimeries au Caire, et d'un livre ou une brochure par jour, ajoutant que la plus grande partie de cette production consiste en traductions d'ouvrages européens de fiction [4].

[1] ʿĀ'ida Ibrāhīm Nuṣayr, *al-Kutub al-ʿArabiyya allatī nuširat fī l-Ğumhūriyya al-ʿArabiyya al-Muttaḥida (Miṣr) bayna ʿāmay 1926/1940*, Le Caire 1969.

[2] *Maʿālim al-Adab al-ʿArabī al-Muʿāṣir*, Beyrouth 1964, p. 86.

[3] Imprimerie de la Bibliothèque nationale.

[4] George Young, *Egypt* (Londres 1927), p. 284.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Les éditeurs, tout en donnant une large place aux écrivains modernes, ne dédaignent pas pourtant les anciens. Si l'on en croit Ṭāhā Ḥusayn, ils mettent cependant une condition à la publication des œuvres de ces derniers : c'est qu'elles se révèlent conformes au goût contemporain en Egypte. De là le fait que le même livre paraisse sous deux formes : l'une, épurée, correspondant à ce goût actuel; l'autre, « brute », destinée aux savants. De là aussi la tendance à résumer les ouvrages anciens, car les modernes considèrent que l'ordonnancement et la composition de ceux-ci ne correspondent pas à ce qu'attendent les Egyptiens à notre époque [1]. Dans un chapitre de son *Ḥadīṯ al-Arbiʿā'*, l'auteur s'insurge contre la publication, par Muḥammad al-Ḫuḍarī, d'un *Muhaḏḏab al-Aġānī* [2], et par al-Sibāʿī Bayūmī d'un *Tahḏīb al-Kāmil* [3] : le livre d'Abū l-Faraǧ al-Iṣfahānī et celui d'al-Mubarrad ont été résumés, et l'ordre des chapitres en a été transformé pour être mis au goût du jour. Ṭāhā Ḥusayn fait remarquer, prenant exemple sur l'Occident, que les Européens ne s'amusent pas à transformer ainsi les ouvrages d'Aristote, de Platon ou d'Hérodote, mais les traduisent intégralement, dans un pur esprit scientifique [4].

Quelles sont les tendances de la production littéraire telles qu'elles se dégagent de l'ouvrage bibliographique composé par ʿĀ'ida Ibrāhīm Nuṣayr [5] ? L'auteur remarque tout d'abord que les livres de culture générale sont peu nombreux. Dans le domaine de la philosophie, on trouve beaucoup de rééditions des classiques : œuvres d'Ibn Rušd (Averroès), Ibn Sīnā (Avicenne), al-Ġazālī, etc., et le nombre de publications augmente à partir de 1929, en raison de la fondation, à l'Université égyptienne, du département de philosophie. Une autre branche, la psychologie, commence à se développer vers 1930, l'enseignement créant là aussi des besoins qu'il faut combler. Il est intéressant de noter que les livres sur les sciences occultes connaissent une faveur particulière. La religion est encore, à cette époque, le monopole d'al-Azhar qui, par exemple, édite 179 livres en 1926. Une littérature d'inspiration religieuse et apologétique prend une importance grandissante, conséquence des enseignements donnés par Ǧamāl al-Dīn al-Afġānī

(1) *Ḥadīṯ al-Arbiʿā'*, III, pp. 69-71.

(2) Le Caire 1926, 9 volumes; Ismāʿīl Ṣabrī a également publié un *Muhaḏḏab al-Aġānī*, encore plus condensé (Le Caire 1935, 151 pp.).

(3) Le Caire 1933, 356 pp.

(4) *Ḥadīṯ al-Arbiʿā'*, III, pp. 68 sq.

(5) *Op. cit.*, pp. 3 à 5.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et Muḥammad ʿAbduh. En ce qui concerne les sciences sociales, si la sociologie elle-même reste insignifiante, les ouvrages de sciences politiques et économiques témoignent par contre des préoccupations égyptiennes : ainsi, les auteurs s'intéressent aux différentes formes de gouvernement, tandis que la lutte pour l'indépendance explique l'édition de livres d'économie. La jurisprudence bénéficie d'une bonne bibliographie, et le traité anglo-égyptien de 1936 provoque la publication de nombreuses études sur ce sujet. L'éducation est encore mal desservie : ce ne sont le plus souvent que des comparaisons entre les mérites des méthodes occidentales et orientales. La langue est plus favorisée : de nombreux classiques sont réédités, on publie des manuscrits et des dictionnaires, plus quelques ouvrages de prosodie. Les sciences, mise à part la botanique, apparaissent comme un domaine restreint de l'édition, de même que l'art, qui inspire toujours la méfiance. Toutefois, la musique occupe une place privilégiée [1]. La littérature est florissante après la première guerre mondiale : prose, poésies, traductions envahissent le marché. Enfin on trouve une large collection de livres historiques, dont beaucoup concernent la vie contemporaine.

Il semble que les éditeurs se trouvent devant un problème pour eux vital : comment vendre le plus grand nombre de livres possible, de façon à rentrer dans leurs frais? Il leur faut ainsi publier ce qui plaît à la foule : romans arabes ou traduits des langues européennes surtout, et non ouvrages scientifiques. Ces éditions ne pourront pas être luxueuses, et ni l'écrivain, ni le lecteur ne devront être exigeants sur la qualité du papier et de la reliure, pas plus que sur le travail du typographe qui, transcrivant le texte avec rapidité, émaille celui-ci de fautes « indépendantes de la volonté de l'auteur ». Le livre est bon marché en Egypte : il le faut, car le niveau de vie de la population est faible, y compris celui des fonctionnaires, dont on a vu que beaucoup sont écrivains. Il le faut d'autant plus que tous les moyens sont bons pour inciter les gens à lire, la lecture réclamant un certain effort, et peu de personnes étant disposées par nature à le fournir, y compris parmi les Egyptiens instruits qui, pour peu qu'ils connaissent une langue étrangère, préfèrent les ouvrages écrits en cette langue à ceux composés en arabe.

Malgré ces imperfections, Le Caire était alors le pôle du monde arabe dans le domaine de l'édition comme dans celui de la vie intellectuelle, et c'est là que se

[1] Un concert est donné au Caire en 1932.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

débattaient les problèmes concernant la littérature et la langue d'une civilisation qui n'en était plus à l'époque des poètes préislamiques. Quels étaient ces principaux problèmes?

II. — LES PROBLÈMES LITTÉRAIRES.

a) La poésie

Dans son article d'*al-Siyāsa al-Usbūʿiyya* intitulé « La prose et la poésie arabes : traduisent-elles convenablement les besoins de l'esprit? » [1], Muḥammad Ḥusayn Haykal, examinant les problèmes qui se posent à la poésie moderne, s'interroge : les rimes, les images, les règles poétiques, toujours en faveur auprès des poètes et du public, plaisent-elles parce qu'elles ont le don de bien traduire les besoins de l'esprit d'éprouver des sensations et des sentiments, ou simplement parce qu'elles évoquent, pour le lecteur et le versificateur lui-même, le souvenir de vers qu'ils ont lus dans leur prime jeunesse? En d'autres termes, la poésie actuelle est-elle apte à exprimer ce que l'homme ressent, ou ne consiste-t-elle qu'en une répétition de clichés anciens? Pour Haykal, la question n'appelle pas de réponse, celle-ci se dégageant de cette interrogation elle-même : ainsi, l'auteur exprime une opinion partagée par les modernistes, pour qui la poésie néoclassique est inadaptée au monde présent. Comment remédier à cela? Certains jeunes ont tenté de renouveler la poésie en la mettant en conformité avec l'esprit de l'époque actuelle. Mais, remarque Muḥammad Ḥusayn Haykal, si ces tentatives sont audacieuses, elles n'ont pas encore trouvé leur voie pour exprimer, avec force et précision, nos sensations et nos sentiments. Or la prose, elle, est parvenue à ce but. Il reste donc aux poètes du chemin à parcourir pour combler le fossé qui s'est creusé entre elle et la prose, dont l'évolution s'accélère. D'autre part, on en est toujours aux mètres qui, pour la critique littéraire traditionnelle, imitent le son produit par le pas des dromadaires, alors qu'il faudrait trouver un rythme en harmonie avec la musique actuelle. Pour l'auteur de l'article, la poésie devrait faire comme la chanson : s'adapter aux mélodies modernes et intégrer les images de la vie actuelle.

Haykal évoque ainsi un problème qui se faisait de plus en plus aigu dans une Egypte en pleine transformation. Si la poésie voulait survivre, et non pas se figer

[1] Numéro du 23/7/1927, p. 10.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

complètement pour finir par disparaître, il fallait qu'elle suivît le mouvement. Certes, on admirait les vers d'Aḥmad Šawqī, de facture traditionnelle, quelquefois calqués sur des poèmes classiques, qui furent naturellement jugés nouveaux à leur époque, la querelle des Anciens et des Modernes étant éternelle. Ainsi une *qaṣīda* que Šawqī a composée durant son exil en Andalousie [1] :

> « La succession du jour et de la nuit engendre l'oubli; rappelez-moi donc ma jeunesse et les jours heureux. »

Dans cette poésie de forme purement traditionnelle, où l'auteur imite al-Buḥturī, l'unité de composition n'existe pas. En effet, divers thèmes sont traités : l'état d'âme du poète en exil, sa nostalgie pour son pays; puis une évocation de la gloire passée de l'Egypte et, à propos des Omeyyades d'Espagne, des considérations sur le destin des rois, de qui le temps se joue; enfin il revient à sa situation d'exilé, remercie les Andalous qui l'ont accueilli et termine sur ce vers :

> « Si tu ne peux plus te tourner vers le passé, tu verras la consolation se détourner de toi. »

Honoré de son vivant-même par les amateurs de poésie, sacré « Prince des Poètes », Šawqī faisait néanmoins figure de classique et ne suffisait pas à combler les espoirs de nombreux lettrés en une poésie nouvelle, dégagée des entraves qui l'empêchaient d'évoluer. La libération devait toucher tous les domaines. Dans l'*Anthologie de la littérature arabe contemporaine* [2], Luc Norin et Edouard Tarabay évoquent ce contexte politique et transposent le rôle du poète à l'époque moderne : « Le poète, jadis chantre et chroniqueur de la tribu, devenait héraut de la nation arabe, l'incitant à secouer les chaînes rivées du dehors et du dedans : croyances stériles, tabous sociaux, politiques, culturels, sentimentaux, tous les capitalismes, toutes les inféodations ». Le combat à livrer est rude. La poésie est encore un des bastions du conservatisme : le scandale soulevé par *Fī l-Šiʿr al-Ǧāhilī* (« De la poésie préislamique »), ouvrage publié par Ṭāhā Ḥusayn en 1926, est là pour le rappeler, s'il en était besoin. Mais on reviendra plus loin sur cette affaire.

[1] *Cf. al-Šawqiyyāt*, II, Beyrouth, s.d., pp. 45 à 52.
[2] Troisième volume, *La Poésie*, Paris 1967, p. 21.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

L'impulsion avait d'abord été donnée par Ḫalīl Maṭrān, chrétien libanais immigré en Egypte. Né à Baalbek en 1872, il avait fini par s'installer au Caire où sa débordante activité dans le journalisme ne l'avait pas empêché de publier pour la première fois son *dīwān* en 1908. Pénétré de culture française, il lui aurait été difficile de ne pas subir l'influence de cet apport étranger : en sa poésie, comme en celle de ses contemporains en général, coexistaient ainsi deux courants principaux, l'un arabe, l'autre européen. Ce qui différenciait les poètes de cette époque, c'était l'école littéraire étrangère à laquelle ils appartenaient : française ou anglaise essentiellement, selon le pays dans lequel le poète avait fait ses études supérieures, ou, dans le cas de ʿAbbās Maḥmūd al-ʿAqqād, selon les lectures auxquelles il s'était adonné. Mounah al-Khouri [1] considère toutefois que « la source d'inspiration la plus importante de Maṭrān, celle qui redonne au *poète déraciné* son identité perdue, est l'école contemporaine des poètes et des écrivains libanais avec qui il participait, sans aucun doute, à un fonds commun d'intérêts littéraires, sociaux et intellectuels ». Il est vrai que le mouvement moderniste, parti d'Irak, s'appuie sur les poètes libanais, et en particulier sur ceux du *Mahğar,* qui vont beaucoup plus loin que les Egyptiens dans la création de ce qu'on appelle « la poésie libre » (*al-Šiʿr al-Ḥurr*).

Ḫalīl Maṭrān appartient à la période précédant immédiatement celle qui nous intéresse et, s'il vit jusqu'en 1949, ce n'est plus lui qui dirige les essais de rénovation poétique. D'autres, continuant son œuvre de revivification, prennent la relève. Deux « écoles » littéraires modernistes font successivement leur apparition : d'abord celle du *Dīwān* en 1921, ensuite celle du « groupe Apollo » (*Ğamāʿat Apollo*) en 1932. La première, d'abord dirigée par ʿAbd al-Raḥmān Šukrī, date en fait de quelques années auparavant, mais c'est seulement en 1921 que paraît le livre *al-Dīwān,* qui donne son nom au mouvement et n'est pas, contrairement à ce que pourrait laisser entendre le titre, un recueil poétique, mais un ouvrage de critique littéraire. Comment est née cette tendance? Šukrī, qui revenait de faire ses études en Grande-Bretagne, et al-Māzinī, qui s'était, en Egypte, imprégné de littérature anglaise, rencontrèrent al-ʿAqqād en qui ils trouvèrent également un amateur de celle-ci. Ils décidèrent alors, à eux trois, de fonder une nouvelle « école » littéraire, destinée à moderniser les lettres arabes,

[1] *Poetry and the making of modern Egypt* (1882-1922), Leiden 1971, p. 142.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

aussi bien en prose qu'en poésie, et non seulement en Egypte mais dans les autres pays de même langue. Fortement influencés par les auteurs romantiques anglais, ils essayèrent d'acquérir la liberté de la poésie européenne et d'en imiter les techniques. Poètes de ce *wiğdān* qui est mouvement de l'âme, émotion, ils appellent à un lyrisme propre à traduire, dans leur complexité, les sentiments et la pensée d'Egyptiens à la recherche de leur personnalité. Pour Šukrī, composer des vers ne doit pas être une sorte d'exercice intellectuel, mais une façon de ressentir ses propres émotions, les idées poétiques étant ainsi définies comme les opinions, les expériences et les états psychologiques de l'homme.

Cette association entre les trois amis n'était pas promise à la durée. Des frictions eurent lieu en 1917; Šukrī se permit de critiquer les plagiats d'al-Māzinī, ce qui déplut à celui-ci et à al-ʿAqqād; ces deux derniers répliquèrent en 1921 en publiant en commun leur ouvrage *al-Dīwān* : Šukrī fut définitivement abandonné, après avoir connu sa période la plus féconde entre 1909 et 1919, où il a publié sept recueils de poésie. Les attaques d'al-Māzinī et d'al-ʿAqqād contre leur compagnon de lutte sont-elles dues au caractère de celui-ci? Lorsqu'il parle de Šukrī dans son livre *Ḥayāt Qalam* [1], ʿAbbās Maḥmūd al-ʿAqqād ne mentionne pas les circonstances qui ont amené la dislocation du groupe. Il n'évoque pas les mots blessants pour Šukrī contenus dans *al-Dīwān*. Il se contente de louer les qualités de son ancien ami, reconnaissant que celui-ci était un « pionnier » en poésie, par ses tentatives « de donner une unité de composition à la *qaṣīda*, de prendre des libertés avec la rime, mais d'une manière acceptable » [2]. Grâce à toutes les techniques qu'il employait, le poète a pu, affirme l'auteur, composer de nombreux morceaux lyriques et sociaux, œuvre par laquelle il poursuivait ce que Ḫalīl Maṭrān avait essayé avant lui. Pour illustrer le caractère de Šukrī, al-ʿAqqād cite des vers que celui-ci composa alors qu'il avait environ vingt ans, et dans lesquels se révèlent de sombres pensées :

> « La miséricorde de Dieu m'a rejeté en pleine jeunesse, si bien que je suis comme un vieillard de quatre-vingts ans;
> Contre le malheur je n'ai cessé, armé de patience, de lutter jusqu'à ce que, de guerre lasse, je lui cédai mon cœur;

[1] pp. 187 sq. — [2] *Ḥayāt Qalam*, p. 187.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Certes, je sais bien que c'est dans la mort que se trouve l'apaisement, et pourtant je l'évite, comme si je ne savais point;

Si je n'étais pas d'une piété que le désespoir ne parvient pas à décourager, mon désespoir m'aurait conduit sur ce rude chemin » [1].

De nature sensible, Šukrī ne semblait pas de taille à résister aux âpres combats qui se menaient sous le couvert de la littérature. Il a sans doute préféré se mettre à l'abri des injures et, s'enfermant de plus en plus sur lui-même, il a fini par quitter aussi l'enseignement en 1938 pour se consacrer à son propre travail. Que devint le « groupe » du *Dīwān* après qu'il l'eut quitté? Al-ʿAqqād et al-Māzinī essayèrent bien de poursuivre leurs attaques contre le conservatisme littéraire, mais ils n'obtinrent pas grand succès. D'ailleurs, eux-mêmes de plus en plus absorbés par leurs activités de journalistes, il ne leur restait guère de temps pour se consacrer à la poésie, et on finit par ne plus parler de cette « école », sinon au passé.

La seconde tendance moderniste qui s'est illustrée entre les deux guerres est celle du groupe *Apollo*. Présidé d'abord par Aḥmad Šawqī, puis par Ḫalīl Maṭrān, mais créé par Aḥmad Zakī Abū Šādī qui en était le secrétaire, ce groupe comprit immédiatement un certain nombre de poètes désireux de communiquer à leur art un souffle nouveau : ainsi Ibrāhīm Nāǧī et ʿAlī Maḥmūd Ṭāhā, deux jeunes poètes, l'un médecin, l'autre ingénieur, s'y joignirent dès 1932. Là où des tentatives isolées étaient vouées à l'échec, un groupe organisé pouvait réussir dans une entreprise de rénovation poétique qui paraissait de plus en plus nécessaire. Abū Šādī fonda en même temps une revue du même nom [2] où l'on publiait des poèmes et où l'on exposait les idées de cette « école ». C'était un mouvement d'inspiration lyrique, lui aussi, et romantique : Abū Šādī avait fait ses études de médecine en Grande-Bretagne et, comme les membres du groupe du *Dīwān*, subi l'influence de la littérature anglaise. Il était de plus en relation avec les émigrés Syro-Libanais en Amérique, dont la revue *Apollo* reflétait les idées. Quoi d'étonnant à ce que les poètes de cette nouvelle tendance aient traité des sujets romantiques? Descriptions de la nature, poèmes d'amour (*ġazal*), l'artiste s'épanche, exprimant ses sentiments ou ceux de son peuple. Il donne libre cours à son

[1] *Ḥayāt Qalam*, p. 189. — [2] *Apollo*. Elle parut de 1932 à 1934.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

imagination : c'est une façon de se libérer du fardeau d'une vie difficile et peu satisfaisante pour l'être qui aspire à la liberté. D'où ce refuge dans la nature et dans l'amour. Pour illustrer ce genre de poésie où l'auteur se livre à ses sensations, citons par exemple ce poème extrait du recueil « Le Nautonier perdu » (*al-Mallāḥ al-Tā'ih*) de ʿAlī Maḥmūd Ṭāhā [1] :

« O poète mélancolique, la nuit s'est écoulée, et te voilà toujours plongé dans tes chagrins;
Livrant ta tête triste à la réflexion; tes paupières se fanent à force d'insomnies;
Une main tenant la plume, l'autre, tremblante, passant dessus ton front;
Une bouche sèche, exhalant ton souffle brûlant, contient ta faible plainte;
Tu n'écoutes pas le tonnerre grondant dans la nuit, et il ne t'éblouit pas de ses éclairs;
Le silence se promène dans ta chambre, et le calme en a gagné les profondeurs;
Rien d'autre que cette lampe d'une lueur blafarde ne se précipite vers toi, touché de pitié;
Quelques flammes subsistent dans le foyer mourant, qui pleurent la vie dans leur dernier souffle;
Tu as épuisé ton tendre cœur de désespoir, tu as déchiré ton être délicat;
Ah! Mon poète! La nuit s'effiloche, mais tu restes insouciant à ta place;
Les ténèbres ne se penchent pas sur toi avec affection, et ne sèchent pas ces larmes sur tes paupières;
Qu'y a-t-il après tes insomnies dans ta nuit obscure, et n'en as-tu pas fini de tes peines? »

Ṭāhā Ḥusayn, qui cite ce poème intitulé « La chambre du poète » (*Ġurfat al-Šāʿir*) et le commente [2], fait un rapprochement avec Musset. De fait, c'est un thème typiquement romantique qu'a traité ʿAlī Maḥmūd Ṭāhā dans ce morceau : celui du pauvre poète qui, dans sa misérable chambre, attend l'inspiration dans ses nuits d'insomnie, seul et envahi de tristesse. La modernisation consisterait-elle à substituer aux clichés de la poésie arabe ceux de la littérature européenne?

Aḥmad Zakī Abū Šādī, fondateur du mouvement *Apollo,* voulait combattre le *leadership* (*ziʿāma*) littéraire et les surnoms vides de sens que l'on attribuait aux poètes et écrivains. Il croyait à la « fraternité littéraire » (*al-iḫāʾ al-adabī*)

[1] Le Caire, 1934. — [2] *Ḥadīṯ al-Arbiʿāʾ*, III, pp. 164-5.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

et, se tenant à l'écart des luttes politiques, il avait fait de sa revue un lieu de rencontre et d'échanges pour des poètes de deux tendances opposées : les néoclassiques et les modernistes. Parmi les premiers on trouvait Muṣṭafā Ṣādiq al-Rāfiʿī, Aḥmad Nasīm, Aḥmad al-Zayn, Zakī Mubārak, Ḫalīl Šayūb, et d'autres traditionalistes. Les seconds étaient surtout Abū Šādī lui-même, ainsi qu'Ibrāhīm Nāǧī et ʿAlī Maḥmūd Ṭāhā. Il en était aussi chez qui coexistaient les deux orientations : ainsi Aḥmad Šawqī et Ḫalīl Maṭrān qui, rappelons-le, ont présidé le groupe successivement. Divers par les tendances poétiques, ces versificateurs l'étaient également par leur appartenance à des horizons différents : à côté de noms égyptiens, on en trouvait de Tunisiens (Abū l-Qāsim al-Šābbī), d'Irakiens (al-Ǧawāhirī), de Soudanais (Tawfīq al-Bakrī) et d'émigrés aux Amériques (Īlyā Abū Māḍī et les frères Maʿlūf). A une heure où les querelles politiques divisaient le pays et dressaient les hommes les uns contre les autres, à une époque aussi où la dictature de Ṣidqī tentait de briser toute forme de démocratie, le groupe *Apollo* apparaissait, indépendamment de ses appels à une rénovation de la poésie, comme un essai de placer l'art au-dessus de cette violence, pour faire du poète une sorte de modèle de ce que la littérature et la société ont de plus élevé. Ceci explique peut-être la démarche accomplie par Abū Šādī et quelques autres membres du groupe *Apollo* auprès de Ṣidqī et de Ḥilmī ʿĪsā, alors ministre de l'éducation. Ne voulant pas s'attarder sur des considérations politiques, le mouvement *Apollo* entendait œuvrer dans l'intérêt de la poésie uniquement : d'où son souci d'obtenir la protection des personnalités au pouvoir. Ṭāhā Ḥusayn, qui venait d'être chassé de l'Université par ce même Ṣidqī et subissait les persécutions de Ḥilmī ʿĪsā, reprocha à Abū Šādī son attitude et, résultat de sa colère, il donna le 27 avril 1934 à al-ʿAqqād le surnom de « Prince des Poètes », et critiqua avec âpreté les *dīwāns* de deux poètes d'*Apollo* : ʿAlī Maḥmūd Ṭāhā (« Le Nautonier perdu ») et Ibrāhīm Nāǧī (« Au-delà des Nuages » : *Warā' al-ġamām,* Le Caire 1934) [1].

Point de convergence des trois tendances les plus importantes de la poésie à cette période, celles de Ḫalīl Maṭrān, du groupe du *Dīwān,* et des émigrés Syro-Libanais en Amérique, le mouvement généreux de rapprochement lancé par Aḥmad Zakī Abū Šādī était voué à disparaître. Le caractère oppressif du régime

[1] Voir Aḥmad Haykal, *Taṭawwur al-adab al-ḥadīṯ fī Miṣr* (Le Caire 1968), pp. 401-2, et Ṭāhā Ḥusayn, *Ḥadīṯ al-Arbiʿā',* III, pp. 161 sq. et 169 sq.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de Ṣidqī et les controverses politiques ne pouvaient pas ne pas rejaillir sur le domaine littéraire. En outre, la résistance acharnée des conservateurs à toute tentative de renouvellement en poésie rendait la vie difficile aux amateurs de liberté. En 1934 le groupe *Apollo* sera dissous, et en 1946 Abū Šādī, lassé des attaques dont il est l'objet de la part des traditionalistes, finira par rejoindre les émigrés en Amérique, milieu plus favorable à l'épanouissement d'une personnalité avide d'indépendance.

Quels ont été les résultats de ces actions pour la poésie entre les deux guerres? Si l'on étudie la production en vers de cette époque, on constate que souvent, chez un même auteur, se côtoient les deux orientations : traditionaliste et moderniste. Il en est ainsi des poèmes d'Aḥmad Šawqī, de Ḥāfiẓ Ibrāhīm, et même de Ḫalīl Maṭrān, dont on a vu qu'il était un des promoteurs du renouveau. La poésie de circonstance existe encore, et la pratique du *takassub bi l-šiʿr* [1] n'a ainsi pas totalement disparu, comme on aurait pu l'attendre. Différents sujets sont traités : des thèmes nationalistes, politiques, islamiques, sociaux viennent enrichir la littérature, à côté de genres plus traditionnels comme l'élégie, le panégyrique ou la description de la nature (qui n'est pas nouvelle, puisqu'on la rencontre déjà chez al-Buḥturī et les poètes d'Espagne musulmane). Après 1919, Šawqī lui-même se met à composer des vers patriotiques, appelant à la liberté, et réprouvant les divisions des partis :

> « A quoi mènent ces dissensions entre vous, à quoi donc? A quel propos cet immense vacarme? »

Quant à Ğamīl Ṣidqī al-Zahāwī, il témoigne d'une audace particulière en traitant des questions sociales, telle la libération de la femme, et en attaquant les traditions surannées. Ainsi, les poètes délaissent de plus en plus les genres ressassés par les auteurs anciens, pour se tourner vers la vie actuelle et toutes les réactions affectives que celle-ci engendre. Devant les événements nationaux, le versificateur s'insurge ou approuve, en tout cas il livre ses impressions. Al-Zahāwī décrit ainsi l'atmosphère de son époque :

> « L'apathie est encore dans la nature des fils de l'Orient, et l'ignorance règne;
> Ils considèrent que le nouveau est chose blâmable, et ils ne louent que l'ancien;

[1] « gagner sa vie au moyen de la poésie », c'est-à-dire en faisant des panégyriques de grands personnages.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Vous trouvez l'homme tantôt dur et tantôt bienveillant, content et furieux à la fois;

Vous voyez les uns amis des autres, puis l'ami devenir adversaire;

Les gens, quand vous les éprouvez, ne sont que des frères qui mangent la chair de leur semblable;

Quand vous les parcourez du regard, vous ne voyez qu'engloutisseur et englouti» [1].

Toutefois, si la poésie parvient à se renouveler en adoptant des thèmes contemporains, la langue qu'elle utilise reste classique, de même que sont conservés, le plus souvent, le mètre et la rime. Ayant concentré leurs efforts sur l'unité de la *qaṣīda,* les modernes, s'ils sont parvenus à un résultat sur ce point, ont été moins heureux en ce qui concerne ces deux dernières questions. Les essais de vers libres n'ont pas, à cette époque, connu de succès parmi les Egyptiens, alors que les émigrés semblent être à l'avant-garde dans ce domaine. Les lyriques, pour se dégager des mètres classiques qui les entravent, tendent à adopter la prose artistique, plus apte à exprimer leurs états d'âme.

Pourquoi cette difficulté à faire évoluer la langue poétique? La raison en est, d'après Ṭāhā Ḥusayn [2], que les poètes ne lisent pas, donc sont incapables de changer. L'auteur compare ceux-ci aux Ulémas, qui font preuve de la même apathie [3]. Pourtant, il reconnaît qu'il y a aussi des versificateurs modernes qui échappent à cette règle de paresse : mais ceux-ci ne trouvent pas d'encouragements chez les lecteurs, et ils sont enviés et combattus par les autres poètes. C'est pourquoi deux positions sont possibles pour eux : ou bien se soumettre à ces lecteurs, comme le fait Ḫalīl Maṭrān, ou bien ne pas s'occuper de ceux-ci, attitude adoptée par ʿAbbās Maḥmūd al-ʿAqqād et Ǧamil Ṣidqī al-Zahāwī [4].

Il est vrai que la langue de la poésie, maintenue dans les cadres rigides hérités du néoclassicisme, jalousement protégée par les conservateurs, ne pouvait évoluer avec la même facilité que celle de la prose, soumise aux exigences de plus en plus grandissantes du journalisme. Comment se manifestait cette rapide transformation du langage, et quels problèmes en découlaient-ils?

(1) Poème publié dans *al-Siyāsa al-Usbūʿiyya,* 4 juin 1927, p. 16.

(2) *Ḥāfiẓ wa Šawqī,* Le Caire - Beyrouth, s.d., p. 132.

(3) *Ibid.,* p. 134.

(4) *Ibid.,* p. 135.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

b) LA LANGUE.

On peut affirmer sans conteste que le facteur le plus important qui a fait évoluer la langue au XX^e^ siècle est la presse. On a vu que, particulièrement entre les deux guerres, l'activité des journalistes prenait une ampleur croissante, avec l'entrée en lice des divers partis politiques. La création de nombreux journaux et revues après 1919 répondait à un besoin d'expression ressenti par les intellectuels égyptiens. Or, un article ne se rédige pas comme un ouvrage. Tandis qu'un livre réclame une certaine lenteur dans la composition, en raison de sa longueur et de l'enchaînement que l'écrivain doit normalement établir entre les différentes parties, la copie de presse demande une certaine rapidité dans son élaboration. Le journaliste est d'abord sollicité par l'actualité : devant un événement, il lui faut vite exprimer son opinion, pour pouvoir l'envoyer au journal. A trop attendre, son article perdrait de sa force et de son impact sur le lecteur : il sera donc rédigé sur le moment même où affluent les idées, puis publié le plus tôt possible. L'auteur n'a pas le temps de se préoccuper du style, de fignoler. Il ne saurait être question de prose rimée ni de *badīʿ* : cet art est réservé à quelques esthètes que plus personne ne lit. La phrase est simplifiée, allégée de la pléthore de synonymes et de clichés qui l'encombraient jadis, et dont certains écrivains, tel Aḥmad Ḥasan al-Zayyāt, restent friands. Caractérisant cette forme nouvelle de l'écriture, Bichr Farès [1] estime que « le style moderne est plutôt serré, personnel, allant droit au cœur ou à l'esprit pur, et par-dessus tout ennemi du factice ». Sans adopter la tendance extrémiste de Salāma Mūsā, partisan du « style télégraphique » où chaque mot traduirait une idée, ce qui éviterait à l'écrivain de s'enivrer de vocables, les auteurs de l'entre-deux guerres, tel Muḥammad Ḥusayn Haykal, ont cherché à faire de l'arabe une langue souple, propre à exprimer les pensées modernes. En effet, si l'écrivain ne veut pas se couper entièrement du public, il lui faut absolument se mettre à la portée de ses lecteurs et satisfaire leurs désirs. Rien de plus décourageant qu'un texte où il faut sans cesse revenir au dictionnaire pour trouver le sens des mots rares utilisés : et puis, qui ce genre de littérature concerne-t-il, sinon quelques lettrés amateurs de belles phrases et de vocabulaire bizarre? En tout cas, il ne touche pas la masse des Egyptiens pour qui il est essentiel

[1] « Des difficultés d'ordre linguistique, culturel et social que rencontre un écrivain arabe moderne spécialement en Egypte », dans *REI*, 1936, III, p. 225.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

au contraire de mener la lutte pour l'indépendance sans se perdre dans un verbiage stérile. C'est en haussant le niveau culturel du peuple que les écrivains peuvent amener celui-ci à progresser. D'où cette foule d'articles sur des sujets scientifiques, littéraires, économiques, sociaux, destinés à informer le public. Il ne s'agit évidemment pas de faire de la science pure, mais de mettre à la portée des gens un certain nombre de connaissances : c'était un travail de vulgarisation qu'il fallait mener rapidement, car il avait pour but de combler aussi vite que possible le retard du pays sur les nations modernes. Discuter avec l'Angleterre pour obtenir gain de cause, cela supposait que l'Egypte fût au niveau du dialogue. Tout obstacle dressé devant le modernisme en était donc un en face de la souveraineté nationale. La langue était un instrument qui devait, dans ce contexte, se plier aux exigences de la vie contemporaine pour mieux servir celle-ci. Ceci explique la négligence de certains écrivains, assez nombreux certes, pour la langue, et les fautes que ne manquaient pas de relever les puristes. En outre, on comprendra mieux, dans ces conditions, la position pro-européenne de Salāma Mūsā, qui s'attaque à la langue classique dans un article d'*al-Hilāl* [1]. Rappelant les paroles de Qāsim Amīn qui, au début du XX^{e} siècle déjà déclarait : « L'Européen lit pour comprendre; quant à nous, nous comprenons pour lire », l'auteur énumère les reproches qu'il fait à l'arabe littéral : les difficultés soulevées par l'apprentissage de cette langue, et l'impossibilité qu'elle révèle d'exprimer les concepts littéraires et scientifiques. A ces deux points essentiels, il en ajoute un autre, politique celui-ci : la personnalité de l'Egypte se fond dans celle du monde arabe tout entier, alors que ce pays devrait être plus autonome. Comment remédier à cette situation? Salāma Mūsā commence par dire que la renaissance égyptienne doit s'appuyer sur l'arabe dialectal, mais il a dépassé sa pensée : aussi poursuit-il que, plutôt, il faudrait user d'un compromis entre ce dialectal et le littéraire. Ce compromis peut être obtenu, selon lui :

— en supprimant l'*alif* et le *nūn* du duel, et le *wāw* et le *nūn* du pluriel masculin externe;
— en éliminant le diminutif, le pluriel interne, et en se contentant de l'*alif* et du *tā'* pour tout autre pluriel que le masculin externe;

[1] « Al-luġa al-fuṣḥā wa l-luġa al-'āmmiyya », dans *al-Hilāl*, XXXIV, n° 10, juillet 1926, pp. 1073 à 1077.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

— en abolissant les flexions et en ne mettant pas les voyelles à la fin des mots;
— en inventant des majuscules au début des phrases;
— en utilisant les mots dialectaux au lieu des termes classiques. Par exemple, on dira *ḥammār* (« ânier ») au lieu de *mukārī;*
— en ne traduisant pas les mots européens, mais en se bornant à les transcrire : ainsi, on adoptera *bisiklīt* au lieu de *darrāğa.*

Les théories de Salāma Mūsā ont été accueillies avec les réserves que l'on imagine. *Al-Hilāl,* qui publie son article, décline en quelque sorte toute responsabilité sur ce que dit l'auteur, « dont les vues extrémistes sont bien connues ». Ces propositions de réforme ont été sans lendemain, encore que certains points cités se soient imposés d'eux-mêmes : ainsi, de plus en plus s'établit la coutume de supprimer la voyelle de fin de mot, surtout à partir du moment où la radio commence à se répandre en Egypte [1]. Quant aux transcriptions de mots étrangers, si elles ne sont pas aussi systématiques que le voudrait Salāma Mūsā, elles viennent parfois à la rescousse de l'écrivain qui, ne trouvant pas en arabe d'équivalent à un terme européen, adopte la solution la plus rapide.

C'est que les problèmes de vocabulaire sont particulièrement aigus : comment concilier la terminologie arabe, expression d'un mode de vie périmé, et les aspects du confort moderne? Où trouver les mots techniques qui permettront au savant ou au critique d'art de se tirer d'affaire devant n'importe quelle pensée à inscrire dans un ouvrage ou un article? Quelques lexicographes avaient bien essayé, au début du siècle, d'enrichir le vocabulaire scientifique, mais la tâche était bien trop ardue pour quelques bonnes volontés œuvrant en solitaires. C'est l'Académie royale de langue arabe (Académie Fu'ād I) qui va reprendre systématiquement le travail. Fondée au Caire le 13 décembre 1932, elle a pour desseins [2] :

— de veiller à la pureté de la langue arabe, et de la rendre apte à répondre aux besoins des sciences et techniques nouvelles, et de la vie moderne en général;
— de composer un dictionnaire historique de la langue arabe;

[1] Peu avant 1932 existent des stations de radiodiffusion simples, puis la radio est contrôlée par l'Etat à partir de mai 1934.

[2] Voir *Maǧallat Maǧmaʿ al-Luġa al-ʿArabiyya,* octobre 1934, premier fascicule, pp. 1-31.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

— d'organiser une étude scientifique des dialectes arabes modernes;
— d'étudier tout ce qui contribue au progrès de la langue.

On voit à travers ce programme que le souci principal de l'Académie était d'enrichir l'arabe des mots qui lui manquaient, de sorte à adapter la langue au monde moderne. Tâche indispensable mais lente, d'autant plus que, remarque Bichr Farès, « entre-temps, les savants et les nouvellistes ne peuvent se priver d'écrire » [1]. En avril 1936, une commission est désignée pour rédiger un « dictionnaire arabe moyen » (*al-Muʿǧam al-Wasīṭ*) : elle comprend, entre autres membres, Ṭāhā Ḥusayn, Ḫalīl Maṭrān et ʿAlī al-Ǧārim. L'Académie arabe du Caire n'est pas limitée à l'Egypte : les problèmes de la langue ne concernent en effet pas seulement ce pays, mais également tous ceux qui appartiennent au même champ linguistique, de l'Irak au Maghreb, ainsi que les Orientalistes. Symbole de l'unité arabe, ce rêve jamais réalisé, la langue commune, *al-ʿarabiyya al-fuṣḥā,* ne trouve pas des défenseurs uniquement parmi les puristes, mais aussi chez ceux qui, partisans de l'arabisme (*al-ʿurūba*), souhaitent préserver ce lien entre des peuples que les distances et les dialectes séparent. L'intérêt que suscitent ces questions, les efforts fournis pour y apporter des solutions ressortent à l'évidence des articles de presse et des ouvrages composés durant cette période. Citons par exemple l'étude de ʿĪsā Iskandar al-Maʿlūf, parus dans *al-Ahrām* [2], sur la formation des mots composés (*naḥt*), telle celle de *basmala* à partir de *bismi-llāh.* Ṭāhā Ḥusayn, quant à lui, propose une réforme partielle de l'écriture, consistant à remplacer tous les *alif maqṣūra* par des *alif* longs. Mais cette proposition n'est guère sérieuse : son but est simplement de faire comprendre aux gens que la langue est malade [3]. De son côté, en 1938, le gouvernement égyptien fait étudier un plan pour simplifier les règles grammaticales, tandis qu'Anastas Mari al-Karmali publie, la même année, un ouvrage sur l'histoire de la langue arabe : *Nušūʾ al-luġa al-ʿarabiyya wa numuwwuhā wa-ktihāluhā* [4].

A vrai dire, malgré l'hostilité des conservateurs et des puristes, cette *ʿarabiyya fuṣḥā,* qui s'est déjà bien transformée depuis la fin du siècle dernier, poursuit

(1) *Op. cit.*, p. 236.
(2) Numéro du 9/1/1939.
(3) *Min adabinā al-muʿāṣir*, Le Caire 1958, pp. 45 sq.
(4) Ettore Rossi fait le compte-rendu de ce livre dans *O.M.*, XIX, n° 2, février 1939.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

sa métamorphose entre 1919 et 1939. Ce mouvement, difficilement contrôlable parce que lié à l'évolution de tout un peuple, suscite les blâmes de certains critiques littéraires qui reprochent à beaucoup d'écrivains, et surtout aux journalistes, de traiter à la légère les règles syntaxiques. Les apports extérieurs, les calques d'expressions ou de phrases européennes, ne sont pas à négliger : une grande partie de ces hommes de lettres connaissent une autre langue, à côté de l'arabe. Dès lors, s'il arrive à ceux-ci de buter sur une difficulté en rédigeant, ils auront tendance à recourir à une simple transposition de l'idiome européen. Le cas est encore plus net pour les Egyptiens, surtout Coptes et Israélites, qui la plupart du temps font leurs études dans des établissements étrangers : ils connaissent mieux le français ou l'anglais que l'arabe. Ṭāhā Ḥusayn déplore cet état de fait et y voit une négligence du gouvernement envers les écoles. Regrettant que des écrivains égyptiens publient leurs œuvres en France, il reconnaît néanmoins que la liberté artistique est plus grande pour celui qui compose en français que pour celui qui écrit en arabe [1]. L'enseignement : voilà une donnée importante du problème. C'est par lui que l'Egypte peut canaliser un mouvement qui, livré à lui-même, risque de dégénérer et de mener à la création d'une langue bâtarde, mélange de tournures classiques, de calques étrangers et de termes dialectaux. En généralisant l'instruction, le gouvernement se donne la possibilité d'agir sur les esprits, en élevant le niveau culturel de la population. L'arabe littéral, diffusé dans les écoles, à la radio, se met à coexister avec le dialecte et à l'enrichir. Mais il reste une question à résoudre pour l'homme de lettres, surtout pour le romancier et l'écrivain de théâtre dont les ouvrages reflètent la société égyptienne : comment concilier la peinture de cette société avec l'emploi de la langue littéraire? En effet, si l'on accepte volontiers de conserver celle-ci dans le récit, on aura davantage de peine à l'utiliser pour les dialogues. Ne paraîtra-t-il pas ridicule, aussi bien pour l'auteur que pour les lecteurs, de faire parler les gens en arabe classique, alors que celui-ci n'est employé dans la conversation que par une petite minorité de gens? Des discussions ainsi menées risquent de paraître artificielles et d'attirer les sourires. D'autre part, le langage parlé garderait-il toute sa saveur en passant

[1] *Fuṣūl fī l-adab wa l-naqd*, pp. 60 sq. Ṭāhā Ḥusayn examine ce problème à propos de la parution de livres d'écrivains égyptiens publiés en français : *Harem*, de Qūt al-Qulūb al-Damardāšiyya et *L'Egypte dans mon miroir* de J. Arqaš.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

dans le littéraire? Des écrivains ont essayé de composer entièrement en dialectal, d'autres uniquement en littéral. Pour les premiers, leurs tentatives n'ont guère connu de succès, sauf dans le théâtre comique. Quant aux seconds, ils avaient pour eux la tradition. Certains ont choisi une solution intermédiaire, celle qui paraît somme toute la plus satisfaisante : écrire le texte du récit en classique, et les dialogues en dialectal. Ce fut par exemple l'option de Tawfīq al-Ḥakīm dans son roman autobiographique, « L'âme retrouvée » (*ʿAwdat al-Rūḥ*, 1933). Al-Māzinī, quant à lui, exprime son opinion à ce sujet dans la préface de son ouvrage *Ibrāhīm al-Kātib* (1931) où il dit [1] :

> « Je me suis efforcé, dans le dialogue, d'éviter le dialecte autant que possible, sauf à quelques endroits où j'ai jugé que l'arabe [classique] était malvenu et inadapté. Ce qui m'a poussé à cela, c'est que le dialecte est la langue de la conversation chez nous tous, aussi bien chez l'homme instruit que chez l'illettré, même si l'idiome du premier ressemble davantage au littéraire et en est plus proche. Si nous collons à la réalité, il faut que tous les dialogues soient écrits en dialectal, avec de faibles différences selon la position des interlocuteurs et leur part d'instruction ou d'ignorance. »

Pour l'auteur, il faut donc recourir au dialectal seulement lorsqu'il n'y a pas moyen de faire autrement sans nuire à la véracité.

Dans quelle langue s'exprimer et comment pallier les insuffisances de l'arabe? Ainsi, le gouvernement et les lettrés ont uni leurs efforts pour tenter de faire les réformes nécessaires, malgré les réticences des puristes. Les controverses linguistiques nées de ces efforts n'ont pu être que profitables par la réflexion qu'elles ont provoquée. En 1939, Francesco Gabrieli, faisant le point de la situation, écrit [2] :

> « L'Egypte est aujourd'hui, sans conteste, à la tête du mouvement intellectuel et littéraire du monde arabe contemporain; elle présente, dans le panorama large et varié des forces qui y agissent, toute une gamme de positions, depuis les survivants d'un conservatisme linguistico-philologico-culturel tenace à l'extrémisme des Syriens. »

[1] p. 12.

[2] F. Gabrieli, « Correnti e figure della letteratura araba contemporanea », dans *OM*, XIX, n° 2, février 1939, p. 115.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Cette diversité ne se manifeste pas seulement dans les tendances ou les opinions des hommes de lettres. Elle apparaît aussi dans les genres littéraires qu'ils ont traités, et dont certains, encore à leurs débuts, ont commencé à se développer et à s'épanouir durant cette période. Quels sont ces genres?

III. — LES PRINCIPAUX GENRES LITTÉRAIRES.

a) Roman et théâtre.

Ces deux genres sont groupés à dessein. Leur apparition, récente, est due à des facteurs semblables, d'ordre socio-politique et culturel essentiellement. Pour faire face à l'occupation étrangère, le pays est à l'affût de tous les moyens possibles pour exprimer ses sentiments nationaux. On a déjà remarqué l'introduction des thèmes patriotiques dans la poésie moderne, surtout après 1919. Par le roman et le théâtre, les écrivains partent à la recherche de la personnalité égyptienne, longtemps étouffée jusqu'à presque tomber dans l'oubli. Déjà, au début du siècle, Ibrāhīm al-Muwayliḥī avait publié son ouvrage *Ḥadīṯ ʿĪsā b. Hišām, aw Fatra min al-zamān* (1907) : composé à la façon des *Maqāmāt* de Badīʿ al-Zamān al-Hamaḏānī, ce livre n'était pas un roman à proprement parler, mais plutôt une suite de situations vécues par le héros. C'était l'occasion pour al-Muwayliḥī de railler certains traits de la société de son époque. Il fallut attendre 1914 et la parution de *Zaynab* pour que la littérature égyptienne se trouvât dotée réellement de ce genre nouveau. L'auteur, Muḥammad Ḥusayn Haykal, dédia cette œuvre à l'Egypte, et ne la publia pas sous son propre nom, tout d'abord. Craignant pour sa carrière d'avocat, qui risquait de souffrir du dévergondage qu'était alors la composition d'un roman pour les milieux conservateurs, il hésita à éditer son livre, puis se décida enfin mais préféra signer « Un Egyptien paysan » (*Miṣrī fallāḥ*). Il s'expliqua par la suite sur ce choix, dans la préface aux nombreuses rééditions que la demande du public a exigées : « J'ai voulu montrer clairement, sur la couverture du roman que j'ai présenté à la foule en ce temps-là, et dans lequel j'ai décrit les spectacles de la campagne égyptienne et les mœurs de ses habitants, que l'Egyptien paysan est profondément conscient de son rang et du respect qu'il mérite » [1]. Ainsi, c'est délibérément que Haykal a écrit en premier

[1] *Zaynab*, 6e édition, Le Caire 1967, p. 8.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

« Egyptien », et ensuite « paysan », précédant de quelques années le mouvement national qui allait aboutir à l'indépendance. Ce roman connut un tel succès auprès des lecteurs qu'il fut porté à l'écran en 1929 par Muḥammad Karīm. Composé en France entre avril 1910 et mars 1911, alors que l'auteur faisait ses études de droit à Paris, l'ouvrage ne reflète pas seulement la nostalgie de la patrie lointaine : il montre aussi l'influence exercée par la littérature française, et en particulier la nouvelle, sur Haykal.

Cette influence étrangère est un autre facteur, en effet, du développement des deux nouveaux genres dans les lettres arabes. Les étudiants égyptiens envoyés en mission en Europe revenaient avec une bonne connaissance de l'anglais ou du français. Au cours de leur séjour hors de leur pays, ils ne s'étaient pas contentés, le plus souvent, de mener à bien les études pour lesquelles ils avaient obtenu une bourse. Ils s'étaient aussi intéressés à la littérature européenne, avaient beaucoup lu et, comme Tawfīq al-Ḥakīm, assisté à des pièces de théâtre. Ecrivains en herbe, ils rentraient avec des perspectives nouvelles pour enrichir le patrimoine culturel arabe. Ils pouvaient se doubler de traducteurs désireux de faire apprécier au public égyptien les œuvres étrangères qu'eux-mêmes avaient aimées, ou celles pouvant servir d'exemple édifiant à ce public : ouvrages de philosophes grecs, tels « La Constitution d'Athènes » (*Niẓām al-Aṯīniyyīn*), livre d'Aristote publié en 1921 par Ṭāhā Ḥusayn, et « L'Ethique à Nicomaque » (*ʿIlm al-Aḫlāq ilā Nīqūmāḫūs*) du même auteur, édité par Aḥmad Luṭfī al-Sayyid en 1924 et salué par trois poèmes d'Aḥmad Šawqī, Ḥāfiẓ Ibrāhīm et Aḥmad Nasīm [1]. La plus grande partie des ouvrages traduits entre 1919 et 1939 s'apparente toutefois aux genres du roman, de la nouvelle et du théâtre : œuvres d'auteurs anglais (Walter Scott, Charles Dickens, etc.), français (Alexandre Dumas, Victor Hugo, Racine...), allemands (Aḥmad Ḥasan al-Zayyāt donne une version arabe du « Werther » de Goethe, sous le titre « Les souffrances de Werther », *Ālām Firtir*). Certains s'essaient même à la poésie, tel Ṭāhā Ḥusayn, qui traduit des poèmes de Baudelaire et de Sully Prudhomme [2], ou bien se contentent de résumer ou de transposer en partie dans leur langue des romans ou des pièces de théâtre européens, afin

[1] Aḥmad Luṭfī al-Sayyid a traduit à partir du français, ignorant le grec, tandis que Ṭāhā Ḥusayn a utilisé l'original, tout en ayant recours à la traduction française en cas de doute.

[2] Voir *Ḥāfiẓ wa Šawqī*, pp. 50 sq.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de satisfaire la curiosité des lecteurs et de les habituer à ce qui était d'abord considéré comme une *bidʿa,* une innovation blâmable. Les milieux conservateurs veillaient jalousement sur les mœurs de leurs contemporains!

La période de l'entre-deux guerres voit d'autre part fleurir des idées qui ne sont pas sans influer sur le caractère de la production littéraire, surtout en ce qui concerne le roman et le théâtre. Soucieux de recréer la personnalité de leur pays, les écrivains vont puiser dans la gloire de l'Egypte pharaonique le moteur d'une nouvelle puissance à dresser face à l'occupant. Les œuvres du sculpteur Muḫtār illustrent cette tendance et lorsque, en 1930, un concours est organisé dans le but d'ériger une statue de Saʿd Zaġlūl, c'est l'œuvre de type pharaonique qui est retenue, et toute la presse applaudit. On voit paraître de nombreux ouvrages historiques sur l'Egypte ancienne. Les auteurs tentent de découvrir une permanence de comportement et de pensée entre cette époque révolue et les temps modernes. Ainsi Tawfīq al-Ḥakīm : dans son roman autobiographique, *ʿAwdat al-Rūḥ,* il remarque le respect des Egyptiens, à l'ère pharaonique, pour les animaux et, trouvant chez les paysans du XXe siècle le même trait, il s'interroge [1] :

> « Les paysans égyptiens ne vénèrent-ils pas aujourd'hui les animaux en leur cœur, ne dédaignant pas de partager avec ceux-ci la même demeure, et de dormir dans la même pièce? N'est-ce pas que l'Egypte angélique au cœur pur n'a point cessé d'être l'Egypte, et qu'elle a hérité, tout au long des générations, sans le savoir, du sentiment de l'unité? »

Ainsi, l'Egypte éternelle resurgit sous la plume des écrivains et poètes. C'est surtout dans le théâtre que s'exprime ce « pharaonisme » (*firʿawniyya*), et plus spécialement dans le théâtre poétique. Aḥmad Šawqī publie quelques pièces en vers sur ce thème (*Qambīz* en 1931, par exemple), précédé par Aḥmad Zakī Abū Šādī, qui compose en 1927 deux œuvres : « Akhnaton, Pharaon d'Egypte » (*Aḫnātūn, Firʿawn Miṣr*), et « Ardašir et la vie des âmes » (*Ardašīr wa ḥayāt al-nufūs*). Mais cette époque est si lointaine que la ressusciter paraît une tâche surhumaine. Devant cette difficulté, une autre tendance est dès lors appelée à se développer : « l'arabisme » (*al-ʿurūba*). La civilisation égyptienne, brillante à l'époque pharaonique, a connu d'autres périodes de gloire et, à partir de 1930 environ, c'est plutôt d'un

[1] *ʿAwdat al-Rūḥ* (Le Caire, s.d.), vol. II, p. 33.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

retour au passé islamique qu'il s'agit, avec la parution d'une série d'ouvrages sur le Prophète : « La vie de Mahomet » (*Ḥayāt Muḥammad*) de Ḥusayn Haykal, « Le génie de Mahomet » (*ʿAbqariyyat Muḥammad*) de ʿAbbās Maḥmūd al-ʿAqqād, et, dans les deux genres qui nous intéressent, « En marge de la vie du Prophète » (*ʿAlā Hāmiš al-Sīra*), vie romancée de Mahomet composée par Ṭāhā Ḥusayn, et *Muḥammad,* pièce de théâtre due à Tawfīq al-Ḥakīm. Durant cette période, quelques événements significatifs montrent l'importance qu'acquiert cette tendance en Egypte.

D'abord, le 15 mai 1935 se réunissent dans un hôtel du Caire de nombreuses personnalités religieuses, politiques et littéraires, parmi lesquelles Muṣṭafā al-Marāġī, nouveau Recteur d'al-Azhar, pour fêter Haykal, qui vient de publier sa biographie du Prophète, qu'il a dédiée aux souverains musulmans, dont le roi Ibn Séoud. Revirement spectaculaire d'un des journalistes les plus à l'avant-garde du modernisme... Ensuite, en mars 1939, le même Haykal, alors ministre de l'Instruction publique, décrète la fondation d'une section égyptienne de l'*Association Guillaume Budé.* Cette section est appelée à publier des éditions critiques des chefs-d'œuvre littéraires arabes, accompagnées d'une traduction française, de sorte que les Européens soient à même d'apprécier la contribution arabe au patrimoine de la civilisation humaine dans tous les domaines [1]. Enfin, en juin 1939, la revue *al-Ṯaqāfa,* récemment créée avec pour directeur Aḥmad Amīn, publie un article de Muḥammad ʿAbd Allāh ʿInān sur l'unité arabe, dans le passé et aujourd'hui. Ces exemples — on pourrait en citer bien d'autres — faut-il les prendre comme un signe de dépit ou de désespoir? Ne parvenant pas à fléchir les conservateurs, et las d'une lutte longue et difficile, les modernistes perdraient-ils pied? On est en droit de se demander, d'autre part, si cette réaction n'est pas la marque d'un autre échec, face à un ennemi non plus intérieur, mais extérieur : devant une Europe colonisatrice qui ne cesse de progresser, l'Egypte, consciente du vide encore à combler, ne cherche-t-elle pas, en se plongeant dans son passé glorieux, à se consoler des difficultés présentes et d'une situation qui se dégrade?

L'Egypte a abrité plusieurs civilisations. Entre les Pharaons et les Arabes, il y a eu les Grecs. Ṭāhā Ḥusayn, dans son livre sur « L'avenir de la culture en Egypte » (*Mustaqbal al-Ṯaqāfa fī Miṣr*), publié en 1938, rappelle cette vérité

[1] Voir *al-Muqaṭṭam,* 5/3/1939.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

que ses contemporains tendent à oublier. Il commence par remarquer qu'on ne peut réfléchir à l'avenir de la culture dans ce pays qu'à la lumière du lointain passé et du présent : il doit en effet y avoir continuité dans le temps. Mais l'Egypte fait-elle partie de l'Orient ou de l'Occident culturel? A cette question, l'auteur répond :

> « Quant aux Egyptiens ... ils se considèrent comme plus proches de l'Hindou, du Chinois et du Japonais que du Grec, de l'Italien et du Français. J'ai déjà pu comprendre beaucoup d'erreurs, accepter nombre de fautes et expliquer maintes illusions, mais jamais je n'ai pu, et jamais je ne pourrai comprendre cette erreur grossière, ni accepter cette étrange illusion » [1].

Pour lui, sans conteste, l'esprit égyptien est méditerranéen depuis les temps les plus reculés. Convaincu de ce fait, il a œuvré pour que soit créée une section spéciale pour l'étude de la langue et de la civilisation grecques à la Faculté des Lettres de l'Université du Caire. Mais on ne peut pas dire que ses idées aient trouvé un grand écho dans son pays. Il semble que cet épisode de l'histoire d'Egypte soit complètement effacé des mémoires, au point qu'aucun appel ne soit en mesure de le faire revivre.

Le roman, quand il ne se rattache pas à l'époque pharaonique, est directement lié à la vie actuelle. Après 1919, les écrivains, essayant de cerner la personnalité égyptienne, décrivent la société dans toute sa diversité : riches, étudiants, petite et moyenne bourgeoisie de la ville et de la campagne, paysans. Maḥmūd Taymūr publie en 1925 son « Šayḫ Ğumʿa et autres nouvelles » (*Šayḫ Ğumʿa wa qiṣaṣ uḫrā*), puis « Ce que voient les yeux » (*Mā tarāh al-ʿuyūn*) en 1927, *Raǧab Effendi* en 1928, et *ʿAmm Metwallī et autres contes* en 1929, illustrant dans ses œuvres certaines coutumes locales. Après « L'ironie de la flûte » (*Suḫriyyat al-Nāy,* 1926) et « On raconte que... » (*Yuḥkā 'an...,* 1929), Ṭāhir Lāšīn, autre conteur attiré par le genre naturaliste, édite en 1934 son livre « Eve sans Adam » (*Ḥawwā' bilā Ādam*), dans lequel il peint la lutte des classes en Egypte. Les frères ʿUbayd, ʿĪsā et Šaḥāta, se penchent aussi sur les mœurs citadines et campagnardes : le premier écrit *Iḥsān Hānim* (1921), et le second « Une douloureuse leçon » (*Dars mu'lim,* 1922). Quant à Ṣalāḥ al-Dīn Ḏihnī, qui contribua à diffuser en Egypte

[1] *Mustaqbal al-Ṯaqāfa fī Miṣr,* Beyrouth 1973, pp. 24-5.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'œuvre de Bernard Shaw, il publie à partir de 1934 une dizaine de recueils de nouvelles, parmi lesquels « Du passé » (*Min al-Māḍī,* 1936) et « Rédacteur en Chef et autres contes » (*Ra'īs al-taḥrīr wa qiṣaṣ uḫrā,* 1938); dans le domaine du roman, on lui doit également « L'Egypte entre l'occupation et la révolution » (*Miṣr bayn al-iḥtilāl wa l-ṯawra,* 1939). Pour Nağīb Maḥfūẓ, qui deviendra par la suite un des plus célèbres romanciers de l'Egypte contemporaine, les débuts sont difficiles, et ses premières œuvres passent presque inaperçues, jusqu'à la parution de son « Jeu du Destin » (*ʿAbaṯ al-Aqdār*) en 1938, et surtout de *Ḫān al-Ḫalīlī* en 1941. Outre les tendances réaliste et naturaliste dans le roman, on trouve d'autres tentatives plus audacieuses pour la littérature arabe, telle celle d'Ibrāhīm al-Miṣrī qui compose en 1932 une nouvelle dans laquelle se décèle l'influence de la psychanalyse : « Automne » (*al-Ḫarīf*). Bichr Farès, dont les recherches artistiques sont restées à peu près incomprises du public, publie en 1934 « Lambeau de Chair » (*Qiṭʿat Laḥm*), qui obtient le prix du conte égyptien décerné par *al-Hilāl.*

Un genre littéraire apparenté au roman prend son essor durant cette période : l'autobiographie. Autre forme de retour au passé, personnel et proche celui-là, plusieurs hommes de lettres écrivent leurs mémoires ou leur journal. Dans le « Livre des Jours » (*al-Ayyām*), d'abord publié en feuilleton dans la revue *al-Hilāl* [1], et par la suite édité en deux volumes en 1929 et 1939, Ṭāhā Ḥusayn raconte son enfance à la campagne, puis ses études au Caire, où il fréquenta les cours d'al-Azhar, avant de s'engouer pour ceux de la toute nouvelle Université égyptienne. Dans un autre roman autobiographique, *Adīb* (1935) [2], il parle plus spécialement de sa formation littéraire et de ses études en France. Ibrāhīm ʿAbd al-Qādir al-Māzinī « se peint sans se peindre » dans son ouvrage *Ibrāhīm al-Kātib* (1931), dont la dédicace reflète l'ironie plaisante coutumière à l'auteur :

> « A celle pour qui je vis et œuvre, qui seule m'importe, que je le veuille ou non, à mon âme. »

[1] De décembre 1926 à juillet 1927. Traduit en français par J. Lecerf et G. Wiet : *Le livre des Jours* (Paris, 1947).

[2] Traduit en français par Amina et Mounis Taha Hussein sous le titre : *Adib ou l'Aventure Occidentale* (Le Caire, 1960).

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tawfīq al-Ḥakīm, quant à lui, publie « L'âme retrouvée » (*ʿAwdat al-Rūḥ*, 1933) où il évoque ses souvenirs du mouvement national de 1919. Dans son *Journal d'un Substitut de Campagne* (1937), l'auteur, à travers son expérience personnelle, brosse un tableau de la vie sociale dans les villages, et plus spécialement des rapports entre les paysans et l'administration. S'interrogeant sur le but de ce travail, il demande, dans la préface de son livre [1] :

> « Pourquoi consigner ma vie dans un journal? Parce qu'elle est heureuse? Mais non! L'homme qui jouit d'une existence sereine ne l'enregistre pas, mais la vit. Je vis avec le crime, j'en partage les chaînes; il est mon compagnon, dont je contemple chaque jour le visage et à qui je ne peux m'adresser seul à seul. Ici, dans ce journal, je peux parler de lui, de moi-même, de tous les êtres. O pages qui ne seront point publiées! Vous n'êtes qu'une fenêtre ouverte par laquelle je lâche la bride à ma liberté dans les moments d'ennui! »

Ce *Journal* est ainsi, pour Tawfīq al-Ḥakīm, une échappatoire à une réalité peu satisfaisante. C'est bien un des caractères des mémoires de chercher dans un passé plus ou moins idéalisé un refuge contre la situation présente, et ce n'est certes pas un hasard si ce genre littéraire a commencé à se développer à cette époque de troubles politiques, de mutations sociales et de fermentation intellectuelle. Devant la complexité croissante de la vie et l'évolution rapide de la société, les écrivains éprouvent le besoin de fixer les souvenirs du temps qui passe. Angoissés de voir le mouvement s'amplifier et se précipiter, les hommes de lettres tentent de se raccrocher à quelque chose. Leur enfance et leur jeunesse leur échappent déjà : ils les fixent avant qu'elles ne se soient complètement évanouies. D'autre part, conscients des transformations importantes qui s'effectuent sous leurs yeux, ils saisissent que l'Egypte future est en train de se constituer à travers les mouvements de revendications nationales. Témoins des événements qui se déroulent à leur époque, ils veulent relater ceux-ci au fur et à mesure, ou avec un recul de quelques années. L'introduction dans leur pays de nouvelles méthodes, par la création de l'Université du Caire en décembre 1908, l'âpreté de la lutte à mener contre l'occupant pour l'indépendance, et contre le Palais pour l'institution d'un régime parlementaire, tout cela pousse les lettrés égyptiens à se faire les

[1] *Yawmiyyāt Nā'ib fī l-Aryāf*, Kitāb al-Hilāl n° 51, Le Caire, juin 1955, p. 7.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

chroniqueurs d'une période capitale dans l'histoire de leur pays. D'où la composition de livres tels que l'*Ame retrouvée,* de Tawfīq al-Ḥakīm [1]. Cette âme retrouvée, c'est celle de l'Egypte ancienne, qui se perpétue à l'ère moderne, assurant ainsi la liaison entre deux époques très éloignées.

Le théâtre [2] connaît à peu près les mêmes problèmes que le roman et la nouvelle. Genre nouveau lui aussi, il lui faut se conformer au milieu pour survivre. Les premières pièces égyptiennes étaient fortement rattachées aux comédies de Molière. En 1912, ʿUṯmān Galāl avait adapté *Tartuffe* et, en raison du succès de ces représentations auprès du public, cette œuvre avait été jouée maintes fois par la suite. Les travers humains étant les mêmes dans tous les pays, il suffisait aux auteurs de donner aux œuvres destinées à être jouées en Egypte un cachet local et de s'en servir pour dénoncer certaines tares de la société où ils vivaient : ainsi le théâtre, tout en conservant un côté distrayant, remplissait un rôle éducatif par la morale édifiante qu'il proposait. Les Egyptiens se gaussaient de leurs propres défauts. « Dans le désastre général, remarque J. Berque, l'éclat de rire gardait sa vertu de libération, voire même en conquérait de nouvelles. Voilà sans doute pourquoi il y eut si peu de tragédies et tant de farces, vaudevilles, opérettes et comédies » [3]. Il est vrai que l'Egypte vivait dans le drame : point n'était besoin de lui en présenter d'autres au théâtre. Le peuple souhaitait se divertir, et oublier ses soucis, ne fût-ce que le temps d'une représentation. D'où la vogue des comédies populaires et du théâtre musical. Les auteurs comme les acteurs de théâtre connaissaient les goûts des spectateurs égyptiens : ils savaient ce qu'ils devaient jouer à leur public. Ainsi le comédien Nağīb al-Rīḥānī (1892-1949) et le poète et dramaturge Badiʿ Ḫayrī (1893-1965), qui transposent en arabe des farces françaises. D'autre part, les Syro-Libanais émigrés en Egypte avaient aussi leur mot à dire en ce domaine, et leur conception du théâtre multiple, où l'intrigue n'était là que pour servir de prétexte à la danse et au chant, remporta immédiatement l'adhésion de la foule, friande de ce genre de spectacles.

[1] Ce livre avait été composé en grande partie en français et terminé à Paris en 1927. Puis, l'auteur l'a récrit en arabe, pour le publier sous cette version en 1933.

[2] Sur cette question, voir en particulier J.M. Landau, *Studies in the Arab theater and cinema* (Philadelphie, 1958).

[3] *Le Théâtre arabe,* ouvrage publié sous la direction de Nada Tomiche (Publications de l'UNESCO, 1969), p. 27.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Après la première guerre mondiale, plusieurs compagnies furent fondées, qui représentaient des comédies où régnait l'arabe dialectal. En 1923, Yūsuf Wahbī créa la troupe Ramsès et tenta de jouer, avec les acteurs appartenant à celle-ci, les œuvres des meilleurs auteurs de théâtre européens, tels Henri Bataille, Ernest Feydeau, Tristan Bernard, etc. Certaines de ces pièces remportèrent un grand succès : ainsi *La Dame aux Camélias,* dont le caractère mélodramatique n'était pas sans rencontrer l'agrément des Egyptiens. Comme le note Mohamed Aziza, « tant au théâtre qu'au cinéma, c'est le genre le plus populaire car il offre à l'âme arabe en proie au *qalaq,* cette « inquiétude des temps modernes », selon l'expression de Jacques Berque, la catharsis la plus commode » [1]. La troupe Ramsès fut dissoute en 1933, tandis que naissait une autre compagnie, en quelque sorte dissidente de la première, celle de l'actrice Fāṭima Rušdī, qui présenta des drames musicaux. Entre-temps, le cinéma égyptien avait fait son apparition : *Laylā,* premier film muet, sort en 1927, et *Awlād al-Ḏawāt,* premier film parlant, en 1935. C'est à cette dernière date également que le gouvernement décide enfin de s'occuper du théâtre et fonde la troupe nationale, dirigée par le poète Ḫalīl Maṭrān.

Le recrutement des actrices pose certains problèmes dans cette société encore entravée par le conservatisme. Durant les premiers temps de ce nouvel art, les troupes étaient formées presque uniquement d'acteurs masculins, dont certains se chargeaient de jouer le rôle des femmes, vêtus en conséquence. Les quelques actrices que l'on rencontrait alors provenaient de milieux juifs ou chrétiens, moins limités dans leur liberté de mouvements. Mais, après la première guerre mondiale, on note une évolution en ce domaine : des musulmanes entrent aussi en scène, secouant les préjugés, et les spectateurs eux-mêmes éprouvent moins de scrupules à venir assister à des pièces. Le théâtre perd quelque peu son caractère de lieu de perdition, et petit à petit s'insinue dans les mœurs des Egyptiens. En 1930 est fondé le premier Institut d'Art dramatique en Orient, sur l'initiative de Zakī Ṭulaymāt, qui avait été envoyé en France pour étudier cet art. Cette école comprend quarante étudiants des deux sexes, et cette mixité ne manque pas de soulever immédiatement des protestations. A ces étudiants, on s'efforce de donner une formation aussi complète que possible : ils suivent des cours de littérature, de diction, de danse, de culture physique, de français, et aussi de technique

[1] *Ibid.,* p. 105.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

théâtrale, décoration, éclairage et maquillage. Mais les conservateurs sont décidément puissants, et l'Institut est fermé un an après sa création.

A part les adaptations de pièces étrangères, égyptianisées pour correspondre au goût du public et être comprises par celui-ci, quelles étaient les œuvres mises en scène? Deux conceptions s'affrontaient : celle de Georges Abyaḍ, partisan du théâtre classique en arabe, et celle de Yūsuf Wahbī qui, plus soucieux de satisfaire les goûts du public, optait pour les thèmes musicaux et sociaux. La même opposition se retrouvait chez les écrivains, entre ceux favorables à l'emploi de la langue littéraire et ceux qui préféraient le dialectal, comme entre les adeptes d'un théâtre « culturel » et ceux d'un théâtre plus « populaire ». Parmi les premiers, Aḥmad Šawqī, auteur de drames lyriques composés en vers rimés : certaines de ces œuvres, qui visent à un but patriotique, célèbrent la gloire de l'Egypte antique et de celle des Mamelouks. D'autres font revivre les tourments d'un poète préislamique, *Maǧnūn Laylā* (1931) ou content l'histoire d'un autre poète de la même époque, *ʿAntara* (1932). Ce théâtre poétique de Šawqī comprend une œuvre en prose : « Princesse d'Andalousie » (*Amīrat al-Andalus,* 1932). Le fondateur du groupe *Apollo,* Aḥmad Zakī Abū Šādī, s'essaie également à ce genre de production et publie, à partir de 1927, *al-Iḥsān, Ardašīr, al-Zibāʾ* et *al-Āliha.* De son côté, al-Hamšarī, autre poète d'*Apollo,* écrit *Šāṭiʾ al-Aʿrāf* en 1929. Après Aḥmad Šawqī, d'autres versificateurs feront des tentatives de création théâtrale : ainsi ʿAlī al-Ǧārim et Muḥammad al-Asmar. Quant à Aḥmad Muḥarram, il s'intéresse au genre de l'épopée et compose vers 1933 son *Dīwān Maǧd al-Islām.* Le théâtre en prose de forme classique est représenté principalement par Tawfīq al-Ḥakīm. Celui-ci avait commencé par collaborer avec une troupe de comédiens, la compagnie ʿUkāša, qui représentait essentiellement des spectacles agrémentés de chansons. Durant son séjour en France, où il faisait des études de droit, il avait passé son temps au théâtre, et avait composé en 1926 une pièce en français, *Devant son guichet,* qui fut traduite plus tard en arabe littéral par Aḥmad al-Ṣāwī Muḥammad [1]. Il passa toutefois bien vite à un autre genre de littérature et publia des œuvres dont les sujets étaient tirés des mythologies grecque et orientale. Entre 1930 et 1940, il composa au moins sept longues pièces, huit plus courtes, et 21 de longueur variable réunies sous le titre de *Masraḥ al-Muǧtamaʿ.* S'il écrivait

[1] Voir J.M. Landau, *op. cit.,* p. 139.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

pour le théâtre, l'auteur ne pensait pas obligatoirement à ce que ses ouvrages fussent mis en scène. Ceux-ci étaient plutôt destinés à être lus qu'à être représentés. Souvent inspirés du théâtre symboliste, tels « Les Gens de la Caverne » (*Ahl al-Kahf,* 1933) et *Shéhérazade* (1934), ils paraissent d'ailleurs hors de portée d'un public davantage attiré par le genre burlesque que par des œuvres trop « intellectuelles ». Tawfīq al-Ḥakīm a été conscient de ce fait, et c'est à dessein qu'il a écrit des pièces pour les éditer avant tout, non pour les faire jouer. Certaines ont cependant connu les honneurs de la scène. Ainsi *ʿAlī Bābā,* jouée en novembre 1926, et « La nouvelle femme » (*al-Mar'a al-ǧadīda*), composée en 1923 et représentée le 13 novembre 1926 : ces deux œuvres ont été à l'origine de nombreux articles critiques parus dans la presse égyptienne après leur représentation. Mais, pas plus que les pièces en vers d'Aḥmad Šawqī, cette forme de théâtre ne pouvait satisfaire le public, qui désirait se distraire avant tout, rire, entendre de la musique et des chansons. Que dire alors des recherches artistiques de Bichr Farès, qui en 1938 publia son œuvre de fiction « Croisée des Chemins » (*Mafraq al-Ṭarīq*), dans laquelle il traite des problèmes psychologiques de la femme orientale ?

Il semble que le public égyptien de l'entre-deux guerres cherche avant tout dans le spectacle dramatique une sorte de «défoulement». A travers les traductions de pièces européennes, il découvre une existence différente de la sienne. Ainsi, note J. Berque, « le théâtre est le grand médiateur entre le public et sa découverte d'une vie à l'occidentale, qui pourrait n'être pas seulement subie du dehors, mais jouée, donc assumée » [1]. Ce travail de démystification, la comédie l'accomplit également en désamorçant les tensions sociales par leur simple représentation : le spectateur rit du voisin et de lui-même, et toute la société égyptienne se contemple comme dans un miroir. Badīʿ Ḫayrī réunit sur la scène un musulman, un juif et un copte (*Ḥasan, Cohen et Morqoṣ*) et en profite pour faire la satire des principaux traits caractéristiques des différentes religions et des divers groupes ethniques qui coexistent en Egypte. Maḥmūd Taymūr, comme dans ses romans et nouvelles, adopte dans ses œuvres théâtrales un style naturel, lié directement à la vie, et prouve son sens de la représentation scénique. Ses pièces, inspirées également de la société de son époque, remportent un vif succès auprès du public.

[1] *L'Egypte, Impérialisme et Révolution,* p. 362.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Entre 1919 et 1939, le théâtre paraît encore tâtonner. Il se heurte en effet à des difficultés qui font désespérer certains écrivains de le voir mûrir et s'épanouir. Plus encore que le roman, il touche une foule de gens très différents : les uns, la majorité, recherchent auprès de lui une distraction et un oubli; les autres, des lettrés, aspirent à un art plus élevé, d'où ils tireraient des satisfactions d'ordre intellectuel et esthétique. A nouveau le combat entre les deux langues, dialectale et littérale, surgit. De là peut-être vient cette conception d'un théâtre écrit pour être lu, parce qu'il n'entre ni dans le cadre de la comédie, ni dans celui du mélodrame, les deux genres les plus en faveur auprès des spectateurs du Caire à cette époque. L'Egyptien est connu pour son goût de la plaisanterie et ses fameux traits d'esprit (*nukat*). Il aime les farces, comme les sombres tragédies : à travers les unes et les autres, c'est sur lui-même qu'il rit ou pleure. Quant aux tendances symbolistes importées d'Europe, elles lui restent étrangères parce qu'elles n'éveillent aucun écho dans son âme. D'où l'échec relatif des pièces de Tawfīq al-Ḥakīm, lorsqu'elles ont été jouées, et plus encore de celles de Bichr Farès. Toutefois, les problèmes rencontrés par les écrivains n'ont pas empêché le genre théâtral d'être largement représenté dans la littérature égyptienne de l'entre-deux guerres : ainsi, en 1932, à un concours de pièces de théâtre organisé dans le pays, 143 pièces en arabe classique sont proposées au jury. Ce fait démontre, s'il en était besoin, l'intérêt porté à cet art, aussi bien par les hommes de lettres que par le public.

Roman et théâtre contribuent largement à développer un autre domaine littéraire, celui des essais et de la critique, par les réactions qu'ils suscitent chez le lecteur ou le spectateur. Comment se présente ce domaine après 1919?

b) Essais et critique littéraire.

Le rôle très important joué par la presse au lendemain des événements de 1919 ne pouvait qu'amener le développement d'une littérature empruntant au journalisme son caractère de rapidité et de concision. L'esprit égyptien s'ouvrait sur le monde et, séduits ou choqués par les idées modernes venues d'Europe, les écrivains et penseurs écrivaient des articles ou des ouvrages entiers sur différents thèmes : religion, philosophie, politique, sociologie et culture. La pensée de Muḥammad ʿAbduh, et celle d'Aḥmad Luṭfī al-Sayyid ont exercé une grande influence sur cette génération d'écrivains. Le premier, en préconisant le retour aux sources de l'Islam, voulait concilier celui-ci avec le monde moderne; le second,

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

par son éloge de la liberté, souhaitait voir s'instaurer en Egypte un régime constitutionnel et démocratique, et développait ses idées dans son propre journal, *al-Ğarīda*. Les disciples de ces deux penseurs ont poursuivi la réflexion sur ces problèmes. Les revues lançaient la discussion et provoquaient les reparties. Ainsi, *al-Hilāl,* qui avait coutume de soumettre aux hommes de lettres, journalistes, et intellectuels d'une façon générale, des problèmes sur lesquels ceux-ci devaient donner un avis : par exemple, en 1923, ce périodique demanda aux grands représentants de la presse d'exprimer leur opinion sur le présent et l'avenir de la presse arabe. Ceux-ci envoyèrent immédiatement leur réponse [1]. Certaines questions passionnaient particulièrement les lecteurs : celle de la civilisation occidentale et de sa position vis-à-vis du monde arabe, celle du rôle à jouer par la femme dans la société, et de sa participation aux élections. On relatait les idées occidentales sur divers sujets, on les critiquait souvent, dressant en face d'elles les enseignements de la religion islamique. La position extrême qui veut que l'Egypte adopte sans réserve le type de vie occidental, le *taġrīb,* n'était représentée que dans une faible proportion parmi l'*intelligentsia* du Caire. ʿAbd al-ʿAzīz Fahmī, qui préconisait l'emploi des caractères latins pour résoudre le problème de l'écriture arabe, ne trouva guère d'échos favorables dans le monde littéraire de cette époque. Quant à Salāma Mūsā, partisan d'un socialisme local, il heurta bien des gens avec ses idées. Mais, de toutes les controverses suscitées par les essais publiés entre les deux guerres, il en est deux qui ont fait couler de l'encre, et qui continueront longtemps à provoquer des réactions. Edités à un an d'intervalle, ils sont venus secouer des opinions bien établies et quasi-sacrées, puisqu'elles se rapportent au domaine religieux. Le premier ouvrage, « L'Islam et les Principes du Gouvernement » (*al-Islām wa Uṣūl al-Ḥukm,* 1925), est dû à ʿAlī ʿAbd al-Rāziq. Celui-ci, par son analyse du Califat, désire prouver que la religion et le pouvoir politique sont historiquement séparés en Islam. Cette idée fut vivement condamnée par al-Azhar, non point tant pour elle-même qu'en raison de la méthode employée par l'auteur. Son analyse des fondements de l'Islam, et leur utilisation contre l'arbitraire des autorités paraissaient éminemment dangereuses au bastion du conservatisme. L'enseignement que dispensait al-Azhar reposait sur la tradition, dont il ne fallait s'écarter à aucun prix. Il est évident qu'un essai comme celui

[1] *al-Hilāl,* XXXII, n° 1, novembre 1923, pp. 95 à 108.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

de ʿAlī ʿAbd al-Rāziq, dont les études à Oxford avaient imprimé dans l'esprit les procédés modernes de recherche, ne pouvait voir le jour sans être honni des autorités religieuses, toujours puissantes, et de tous ceux pour qui les vérités apprises étaient intouchables.

Un an après cet événement, paraissait le livre de Ṭāhā Ḥusayn, « De la poésie préislamique » (*Fī l-Šiʿr al-Ǧāhilī*), et ce fut à nouveau une levée de boucliers. L'auteur, cette fois, s'attaquait aux mythes d'Abraham et d'Ismaël, tels qu'ils sont relatés dans le Coran, et mettait fortement en doute l'authenticité de la poésie préislamique, se fondant lui aussi sur des méthodes jusque-là ignorées en Egypte : celles qui faisaient de l'histoire une base pour l'étude de la littérature à ses différentes époques, et la philosophie cartésienne dont il se servit en critique littéraire. Ce fut une véritable tempête que souleva ce livre. Les milieux religieux réagirent vivement, et l'auteur fut taxé d'athéisme. Un extrait de la revue *al-Manār* [1] donne une idée du caractère violent de la dispute : sous le titre de « Association du renouveau de l'athéisme, de la libre-pensée et de la licence totale », *al-Manār* publie en effet une réponse à l'audace impie de Ṭāhā Ḥusayn :

> « Le Docteur Ṭāhā Ḥusayn, professeur de renouveau de l'athéisme et de la licence à l'Université égyptienne non officielle, puis officielle, a composé un petit livre ... Cet homme qui ne voit ni par les yeux ni par l'esprit ... veut par cet ouvrage dépouiller leur nation de la religion, de la langue, de la généalogie, de la littérature et de l'histoire pour les faire ainsi renaître et les transformer en une nation européenne!! Mieux, pour en faire la proie des Etats européens, comme il s'est renouvelé lui-même et a rénové son foyer en se mariant avec une femme non musulmane, et en attribuant aux enfants qu'elle lui a donnés des prénoms français, dédaignant et méprisant les noms arabes anciens et nouveaux. Une personne de confiance nous a rapporté, d'après l'un de ses amis ou de ses professeurs, qu'il a dit : « Rien ne nous empêche, hormis la religion, de convaincre les Egyptiens de la [légitimité] de la suprématie et du pouvoir exercé par les Anglais », c'est-à-dire qu'il faut absolument supprimer cet obstacle. »

On voit le genre de ton adopté par les adversaires de l'auteur. On accuse celui-ci d'être un athée, un libertin, un dépravé. On l'attaque sur deux plans : sa vie publique, car on le soupçonne de collusion avec l'occupant anglais; sa vie privée :

[1] *al-Manār*, XXVII (1345 h.), pp. 387-8.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

marié à une Française, il a en quelque sorte trahi son pays, et l'a d'autant plus renié qu'il a donné à ses enfants des prénoms français [1]. Quant aux propos que lui prête *al-Manār,* il s'agit là d'une vieille méthode de dénigrement : on invente ou déforme des paroles que l'on attribue à une personne, puis on en déduit une pensée que cette personne n'a pas. Ce procédé grossier peut parfois atteindre son but.

Le ton de la réplique est aussi emporté chez Muṣṭafā Ṣādiq al-Rāfiʿī, mais celui-ci s'en prend plutôt à l'honnêteté et à la capacité intellectuelles de Ṭāhā Ḥusayn. Dans son ouvrage « Sous l'Etendard du Coran » (*Taḥt Rāyat al-Qur'ān*), composé pour réfuter les thèses avancées dans *Fī l-Šiʿr al-Ǧāhilī,* al-Rāfiʿī écrit en effet [2] :

> « Le plus violent, le plus emporté, le plus stupide [de ces Modernes] était ce Docteur Ṭāhā Ḥusayn, qui enseignait la littérature arabe à l'Université égyptienne. Ses premiers cours sur la poésie préislamique étaient blasphématoires pour Dieu et injurieux pour les hommes. En effet, il traitait les religions et l'histoire de menteuses. Grandes étaient ses erreurs et son ignorance. La seule force naturelle qui l'aidait à supporter et à assumer tout cela résidait en son dédain et son entêtement... Cependant, ce professeur de faculté ne faisait qu'imiter les destructeurs que sont les esprits despotiques d'Europe, et il était l'un d'eux. »

Ainsi, pour al-Rāfiʿī, Ṭāhā Ḥusayn s'est trompé par orgueil et ignorance. Contaminé par les idées occidentales, il a été aveuglé au point de nier la religion. La grande responsable, en fait, c'est l'Europe corruptrice. Il convient de souligner ici le lien qu'établissent les « Anciens » entre modernisme et athéisme. Toucher à la langue, c'est s'en prendre, pour eux, à la religion. Le Coran, Livre révélé, est écrit en un arabe si éloquent qu'il est inimitable. Le langage entre ainsi dans le domaine du sacré : le transformer, c'est aller contre l'Islam. Al-Rāfiʿī exprime clairement cette idée dans un article d'*al-Hilāl* [3] où il dit :

> « Cet arabe est la langue d'une religion qui repose sur une base éternelle : le Coran. Les Anciens et les Modernes ont été unanimes à reconnaître son inimitabilité (*Iʿǧāz*) due à son éloquence, sauf ceux qui ne se soucient pas du Livre :

[1] En fait, les enfants de Ṭāhā Ḥusayn ont deux prénoms : l'un arabe, l'autre français.

[2] *Taḥt Rāyat al-Qur'ān,* Beyrouth 1974, pp. 8-9.

[3] XXXII, n° 5, février 1924, p. 474.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

libres-penseurs qui simulent l'ignorance, et ignorants qui s'improvisent libres-penseurs... »

De nombreux ouvrages furent composés pour réfuter les thèses avancées par Ṭāhā Ḥusayn dans sa *Poésie Préislamique*. Cette affaire prit une telle ampleur qu'elle fut portée devant la Chambre des Députés : c'est ici qu'apparaît le rôle de la politique dans la vie littéraire à cette époque. Ṭāhā Ḥusayn faisait alors partie des Libéraux-Constitutionnels. Or, la Chambre était présidée par Saʿd Zaġlūl, leader du *Wafd*. On attendait donc que des sanctions fussent prises contre l'auteur d'*al-Šiʿr al-Ǧāhilī*. Mais une personnalité favorable aux Libéraux-Constitutionnels, le Premier Ministre ʿAbd al-Ḫāliq Ṯarwat, à qui Ṭāhā Ḥusayn avait dédié son livre, prit la défense de l'écrivain, évitant ainsi que l'affaire ne connût une tournure fâcheuse. Ceci montre qu'on ne reprochait pas seulement à celui-ci ses idées littéraires, mais aussi ses engagements politiques. Il ne faut négliger aucun de ces deux aspects.

Il y eut d'autres controverses : la querelle des Anciens et des Modernes redoubla de force en 1924, avant de s'éteindre petit à petit. Cette année-là, en effet, parut dans *al-Hilāl* [1] un article de Salāma Mūsā dans lequel celui-ci critiquait Muṣṭafā Ṣādiq al-Rāfiʿī et ses partisans. Prenant à partie cette catégorie d'écrivains « qui ont les yeux derrière la tête : quand ils regardent, ils ne voient que le passé », l'auteur vise particulièrement al-Rāfiʿī, le taxant de « patriotisme littéraire » et lui reprochant de mélanger la religion, le nationalisme et la littérature arabe. Pour lui, al-Rāfiʿī est un bon écrivain, mais pas un artiste, et, comble d'infamie, il ne croit pas à la science, dont « on ne trouve pas trace dans son œuvre ».

L'écrivain attaqué ne pouvait pas rester indifférent à ces critiques, et sa réponse fut publiée dans le numéro suivant d'*al-Hilāl* [2], sous un titre très clair : « Défense de la méthode ancienne en littérature ». Après avoir expliqué que l'éloquence de la langue arabe ne réside pas dans les mots, mais dans leur ordonnancement, de même que l'émotion musicale n'est pas produite par les sons, mais par leur composition, il envoie une pointe acérée contre les Modernes :

« Si l'on veut établir une comparaison sur la controverse des Anciens et des Modernes, les illusions de ces derniers et les résultats qu'ils ont obtenus, on dira :

[1] XXXII, n° 4, janvier 1924, pp. 400-404. — [2] XXXII, n° 5, février 1924, pp. 469 à 475.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

prenez un homme qui voit l'ombre de sa tête sur le mur, et qui se frappe le front contre celui-ci, avec sa propre tête... »

Ṭāhā Ḥusayn entra à son tour dans la dispute [1] et la querelle prit une telle ampleur, le ton monta tellement entre al-Rāfiʿī et ses adversaires, que l'auteur d'*al-Šiʿr al-Ǧāhilī,* après avoir fait remarquer qu'il ne faut pas confondre critique et injure, ni abuser de la liberté de la presse en ayant recours à l'insulte, dut lancer un appel à la modération [2].

Les Modernes eux-mêmes étaient divisés : les uns, tels al-ʿAqqād et al-Māzinī, formés à « l'école anglaise », avaient subi l'influence du critique William Hazlitt et du philosophe Thomas Carlyle, tandis que d'autres, tels Ṭāhā Ḥusayn et Muḥammad Ḥusayn Haykal, s'en référaient à Sainte-Beuve et Jules Lemaître. Les écrivains du *Mahǧar* ne restaient pas en dehors de ces querelles : ils recevaient en Amérique les revues littéraires égyptiennes et savaient quelles idées se brassaient au Caire. Ainsi, Ǧubrān Ḫalīl Ǧubrān envoya en 1923 une lettre à *al-Hilāl* pour exposer son point de vue sur les problèmes de l'arabe [3]. « Vous avez votre langue et j'ai la mienne » : cette phrase revient comme un refrain tout au long de cette lettre et ponctue chaque point étudié :

« Vous avez votre langue et j'ai la mienne;
Vous en avez des dépouilles embaumées, froides, sans vie, que vous prenez pour la quintessence, et moi j'en ai des corps qui n'ont pas de valeur en eux-mêmes, mais dont tout le prix réside dans l'âme qui les habite... »

Ainsi, le débat n'est pas limité à l'Egypte, mais tous les écrivains arabes y participent et envoient leurs opinions depuis les différents pays où ils vivent. Cet échange d'idées a joué en faveur d'une ouverture, et les Modernes ont fini par triompher des Anciens. De part et d'autre il est bien resté des extrémistes, mais le mouvement a davantage été dans le sens de la modération. L'évolution irrésistible de la vie a poussé la langue arabe dans le sens d'une simplification, et la littérature en général vers une libération et un renouvellement : libération

[1] *al-Hilāl,* XXXII, n° 6, mars 1924, pp. 589 à 595.
[2] *Ḥadīṯ al-Arbiʿā',* III, pp. 16-21.
[3] *al-Hilāl,* XXXII, n° 1, novembre 1923, pp. 20 à 23.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

progressive de la poésie des chaînes qui l'entravaient, renouvellement des thèmes abordés par les poètes et les écrivains. La critique littéraire, très active durant l'entre-deux guerres, a, malgré ses excès, incité les hommes de lettres à se corriger, à faire des efforts pour apporter du neuf en littérature. C'est là son côté positif, et peut-être, son rôle le plus important, dans la mesure où elle empêche l'autosatisfaction et remet sans cesse en cause les résultats obtenus. Si une critique outrée a découragé certains, tel ʿAbd al-Raḥmān Šukrī qui a renoncé à la lutte, elle a aussi permis de poser clairement les problèmes littéraires de l'Egypte moderne et de les discuter franchement. Cette discussion elle-même fut certainement un facteur d'évolution de la langue et des méthodes de réflexion. Trouver des arguments autres que les injures réclamait un certain travail de l'esprit. Des lettrés ont fourni ce travail. Savoir si les résultats en furent satisfaisants est une autre question...

CONCLUSION

Ainsi, la période de l'entre-deux guerres au Caire apparaît comme particulièrement riche d'événements littéraires. Les poètes et écrivains se rencontrent, se heurtent ou s'associent. Des tendances différentes s'affrontent, avec en arrière-plan des rivalités politiques, culturelles et personnelles. On invite des personnalités étrangères : Gide, Maeterlinck, Jules Romains visitent l'Egypte, font des conférences, entrent en relation avec les hommes de lettres locaux. Cet échange d'idées, à une époque où les esprits étaient sensibilisés à tous les problèmes touchant la civilisation occidentale, ne pouvait qu'être fructueux au point de vue littéraire, même s'il n'est pas parvenu à résoudre toutes les questions. Dans ce pays en pleine mutation, l'*intelligentsia* tenait à assumer son rôle de « guide spirituel » du peuple. L'enseignement obligatoire, prévu dans la Constitution de 1923, commença à être appliqué effectivement en 1936. La plus grande liberté de pensée et d'expression donna une certaine ampleur aux controverses. Si les crises politiques, la dictature de Ṣidqī ont ralenti par moments la production littéraire, elles ont eu, par contre, l'avantage de faire mûrir et de fortifier cette littérature arabe en lui apprenant comment résister à l'adversité. En effet, malgré la Constitution, la censure n'avait pas totalement disparu. Le scandale soulevé par l'ouvrage de ʿAlī ʿAbd al-Rāziq, *l'Islam et les Fondements du Pouvoir,* les sanctions prises contre l'auteur sont là pour en témoigner. Quant à Ṭāhā Ḥusayn, son livre sur la poésie préislamique

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

fut retiré de la vente, et reparut un an après sous un autre titre, « De la littérature préislamique » (*Fī l-adab al-ǧāhilī*) [1], tronqué des chapitres incriminés, mais augmenté de nombreux autres. En 1935, à la suite des désordres politiques qui avaient secoué Le Caire, un décret-loi fut promulgué pour limiter la liberté de la presse [2], tandis qu'en 1937 était saisi un livre hostile au gouvernement wafdiste et intitulé « Le Gouvernement du Wafd en un an » [3]. La montée révolutionnaire de 1935-36 amène ainsi une réaction dont les conséquences sont fâcheuses pour la vie littéraire, qu'elle ralentit un moment. Mais c'est surtout la seconde guerre mondiale, à laquelle l'Egypte sera bien obligée de participer, qui freinera l'élan pris par la presse et la vie littéraire, par la censure imposée à la production intellectuelle.

Que restera-t-il de ces vingt années? De nombreux ouvrages, déjà considérés comme des classiques : al-ʿAqqād, al-Māzinī, Ṭāhā Ḥusayn, Muḥammad Ḥusayn Haykal et bien d'autres ont légué à la postérité leurs réflexions sur toutes sortes de sujets. Ils ont largement contribué à donner définitivement droit de cité, dans la littérature arabe, à des genres nouveaux : roman, théâtre, essais, etc. Quant à la poésie, elle a rapidement perdu du terrain par rapport à la prose. En effet, celle-ci, contrainte de s'adapter aux besoins modernes, s'est transformée : une expression plus simple et plus concise, des phrases calquées sur le modèle européen, des néologismes ont été les outils qui ont permis aux écrivains de rendre, en un arabe accessible, les concepts modernes. Il va sans dire que la correction de la langue en souffrit parfois. « L'épouvantail d'un écrivain arabe moderne, disait Bichr Farès en 1936, c'est le puriste » [4]. Si certains critiques avaient l'art de « couper les cheveux en quatre », il n'en reste pas moins que les textes étaient parfois émaillés de fautes de grammaire dont les typographes n'étaient pas toujours responsables. En tout cas, l'évolution du langage a fait se dissiper une querelle due à des questions linguistiques : celle des Anciens et des Modernes. La nouvelle forme d'expression s'est imposée d'elle-même, et la prose rimée n'a guère trouvé d'adeptes parmi les écrivains.

Le développement de l'enseignement, qui date de cette période, apportait aux lettrés égyptiens l'espoir qu'une nouvelle génération viendrait prendre la relève.

(1) Le Caire, 1927.
(2) Voir *al-Ahrām*, 15/11/1935.
(3) *al-Balāġ*, 26/6/1937.
(4) *Op. cit.*, p. 227.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net

Tous ne voyaient pas sans déplaisir les jeunes accéder à la carrière d'écrivains. Les conflits de générations sont inévitables, quelle que soit l'époque. Ǧubrān Ḫalīl Ǧubrān avait incité les conservateurs à regarder la réalité en face et à ne pas se tourner vers le passé [1] :

> « Je dis que votre langue ira vers le néant;
> Je dis que la lampe dont l'huile est épuisée n'éclairera pas longtemps;
> Je dis que la vie ne revient pas en arrière...
> Je vous dis : cette génération ne disparaîtra pas avant que, parmi vos enfants et petits-enfants ne se dressent devant vous des juges et des bourreaux. »

Emigré aux Etats-Unis, Ǧubrān Ḫalīl Ǧubrān devait juger bien timides les efforts faits par les poètes égyptiens pour moderniser leur style. Mais c'est avec un manque total d'indulgence qu'il considérait les obstacles dressés par les conservateurs pour s'opposer au renouveau des lettres arabes. C'est que les tentatives « d'égyptianisation » (*tamṣīr*) de la littérature n'ont pas empêché que celle-ci reste une partie d'un domaine beaucoup plus vaste qui englobe le monde arabe tout entier. Le dialectal ayant été rejeté par la majorité des écrivains égyptiens, la langue classique, commune à tous, allait à l'encontre d'une régionalisation souhaitée par certains. Les recherches littéraires, qu'elles soient faites au Caire, aux Etats-Unis, en Irak ou ailleurs, participent d'un effort commun. Les discussions autour du style, du roman ou du théâtre trouvaient un écho aussi bien en Orient qu'en Occident musulmans. Beaucoup de regards se tournaient encore vers la capitale d'Egypte qui, jusqu'à nos jours, conserve un prestige certain dans le domaine littéraire. C'est là que sont traduites maintes œuvres étrangères, et c'est là aussi que l'on publie les livres d'auteurs arabes anciens et modernes. Toutefois, Beyrouth tendait ces dernières années à supplanter Le Caire, et même des auteurs égyptiens préféraient éditer leurs ouvrages au Liban, jusqu'aux événements récents que l'on connaît.

Il semble donc qu'entre 1919 et 1939 se soit déployée une activité littéraire particulièrement importante et fructueuse. Aujourd'hui que l'Egypte est indépendante, qu'elle bénéficie d'un régime parlementaire, le mouvement intellectuel paraît avoir perdu de sa vigueur. Il est vrai que d'autres problèmes ont surgi...

[1] *al-Hilāl*, XXXII, n° 1, novembre 1923.

AnIsl 14 (1978), p. 217-270 Christiane Lamourette
Aspects de la vie littéraire au Caire entre les deux guerres mondiales.
© IFAO 2026 AnIsl en ligne https://www.ifao.egnet.net